



hbl, six

v. 6

B 1833 1897

uvres de Descartes.



3 9153 00756734 2

B/1833/1897/v.6

OEUVRES
DE
DESCARTES

DISCOURS DE LA MÉTHODE & ESSAIS

VI

M. DARBOUX, de l'Académie des Sciences, doyen de la Faculté des Sciences de l'Université de Paris, et M. BOUTROUX, de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, professeur d'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne, ont suivi l'impression de cette publication en qualité de commissaires responsables.

OEUVRES

DE

Rene **DESCARTES**

PUBLIÉES

PAR

CHARLES ADAM & PAUL TANNERY

SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

DISCOURS DE LA MÉTHODE & ESSAIS

VI



PARIS

LÉOPOLD CERF, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

12, RUE SAINTE-ANNE, 12

—
1902

194.1
D4E3
V16



AVERTISSEMENT

Le présent volume contient :

1° Le *Discours de la Méthode et les Essais*¹, d'après l'édition originale, publiée en 1637 à Leyde, chez Jan Maire, sans nom d'auteur, en format in-4°, avec deux paginations : 3-78 pour le *Discours* placé en tête, 1-418 pour les *Essais*, que suivent 31 pages non numérotées, contenant les Tables des matières;

2° La version latine de cet ouvrage (*Specimina Philosophiæ*¹), version due à Etienne de Courcelles, Français établi à Amsterdam comme ministre protestant, et publiée à Amsterdam, chez Louis Elzevier, en 1644, en même temps que les *Principia Philosophiæ* de Descartes. Les deux ouvrages dans cette édition, sont d'ordinaire réunis en un seul volume in-4°, les *Specimina* étant en tête, et comprenant d'abord 16 pages sans numéro (titre et indices), puis 331 pages numérotées. Le nom du traducteur n'y figure point, mais au contraire celui de Descartes attestant (voir ci-après p. 539) qu'il a revu et corrigé le texte, et l'avouant, au moins quant au sens, comme seconde édition.

Etienne de Courcelles avait laissé de côté le dernier des trois *Essais*, c'est-à-dire la *Géométrie*. Une version latine en parut également du vivant même de Descartes : GEOMETRIA, à Renato Des Cartes anno 1637 Gallicè edita; nunc autem cum notis Florimondi de Beaune in Curia Blesensi Consilarii Regii

1. Voir ci-après le titre complet sur la reproduction phototypique du frontispice de l'édition originale.

10/24/50

Stewart \$200. (12 v.)

139606

in Latinam linguam versa, et Commentariis illustrata, opera atque studio Francisci à Schooten Leydensis, in Academia Lugduno-Batava Matheseos Professoris Belgicè docentis. (Lugduni Batavorum. Ex officina Ioannis Maire. M. DC. XLIX, in-4^o 1.) Mais cette fois, quoiqu'en très bonnes relations avec Schooten, qu'on doit même tout à fait regarder comme son disciple en mathématiques, Descartes tint à lui laisser toute la responsabilité de cette édition, et il s'exprime nettement à cet égard dans une lettre à Mersenne du 4 avril 1648 (*Correspondance*, t. V, p. 145). Il nous suffisait donc de signaler en notes les quelques divergences, justifiées en général, que présente, avec le texte français, la version de Schooten, dont la fidélité est au reste remarquable et dont la latinité est beaucoup plus claire et correcte que Descartes ne semble l'avoir espéré.

Malheureusement, sous ce dernier rapport, la version d'Etienne de Courcelles laisse au contraire singulièrement à désirer, et entre les lignes dans lesquelles Descartes en constate l'exactitude (beaucoup trop littérale et obtenue, le plus souvent, à l'aide d'étranges gallicismes), on peut bien lire que, s'il avoue le sens, comme nous l'avons dit, il ne prend pas le style à son compte. Mais, s'il n'a pas voulu s'astreindre à le corriger et à y imprimer sa marque (ce qui lui aurait coûté plus de peine que de refaire lui-même toute la version), il n'en a pas moins certainement apporté des changements considérables : diverses inadvertances de la rédaction de 1637 ont disparu ; l'exposition, en plusieurs endroits, a subi un remaniement important ; les additions, plus ou moins notables, sont fréquentes². Tout cela est aisément reconnaissable ; mais le critérium qu'il

1. Schooten donna en 1659 une seconde édition (Amsterdam, Louis et Daniel Elzevier), dans laquelle ses commentaires sont sensiblement développés, et qui, grossie d'opuscules tant de lui-même que de Hudde, H. van Heuraet, Florimond Debeaune, Jean de Witt, constitue, en deux volumes, un véritable *corpus* de la géométrie cartésienne à cette date. C'est de cette seconde édition que nous nous sommes particulièrement servis.

2. Elles ont été, au moins les plus saillantes, indiquées entre guillemets dans le texte latin.

indique pour distinguer ses corrections, à savoir la liberté prise par rapport au texte de 1637, est évidemment insuffisant pour discerner sûrement les retouches de détail, lorsque l'auteur n'a cherché, par le choix d'une expression, qu'à préciser un peu mieux sa pensée. Dans ces conditions, on doit dire que, pour s'assurer si Descartes, pour tel passage des *Essais* que l'on veut approfondir, n'a pas eu un *repentir* avant 1644, il faut toujours confronter avec soin le texte des *Specimina*. Nous avons donc jugé nécessaire de le donner intégralement, en petits caractères ; la seule indication des divergences, en notes sur le texte français, eût entraîné, soit une minutie excessive, soit des exclusions arbitraires ; d'autre part, la fréquence, dans la littérature philosophique, des renvois au texte des *Specimina* rendait désirable la réédition de ce texte.

Quant aux nombreuses éditions du premier ouvrage de Descartes, qui ont suivi sa mort, nous n'avons pas à en tenir compte, notre plan étant limité à la reproduction des éditions originales. Mais nous donnons celles-ci complètement, du titre aux tables des matières et aux privilèges. Exception n'a été faite que pour les *errata*, que nous avons naturellement corrigés en leur lieu.

Les dispositions typographiques convenables ont été prises pour indiquer le commencement et la fin de chaque page des éditions originales et pour établir la correspondance entre les pages de cette édition pour le texte français et pour le texte latin ¹.

Il nous reste à dire quelques mots sur les principes que nous avons suivis pour l'orthographe, en particulier pour celle du texte français, qui seule peut faire question. Les *Remarques sur l'orthographe de Descartes*, insérées pages LXXIX-CV du Tome I de la *Correspondance*, nous dispensent de nouveaux développements sur ce sujet, mais nous avons à justifier les écarts apparents à l'annonce qui y a été faite que

1. Pour le texte français, les numéros des pages originales figurent sur la ligne du titre courant ; pour le texte latin, voir la note de la page 540.

nous suivrions scrupuleusement les éditions parues du vivant de l'auteur, et dont lui-même a corrigé le texte, lorsqu'on l'imprimait.

Nous n'avons nullement varié sur le principe ; nous considérons, au contraire, de plus en plus comme important de restituer aux écrits de Descartes la physionomie orthographique qui les a caractérisés.

En particulier, les singularités qu'offrait à cet égard le *Discours de la Méthode*, ne pouvaient manquer d'influer sur les lecteurs, surtout sur ceux pour qui il devint un livre de chevet. Cette influence, dont il serait aisé de fournir des exemples, se décèle, il est vrai, beaucoup plus dans les autographes du temps que dans les ouvrages imprimés. Mais elle persista longtemps et n'est point historiquement négligeable, ce qui serait un motif suffisant pour la fidèle reproduction du volume de 1637.

Cependant procéder en cette matière « comme en diplomatique » eût été, à l'égard de Descartes, une trahison d'autant plus flagrante qu'il a lui-même signalé, à propos de l'*errata* (voir ci-après, p. 514, note) que nombre de fautes restaient à corriger et que les distinctions (signes de ponctuation) laissaient souvent à désirer. L'édition de Jan Maire est d'ailleurs incontestablement très incorrecte au point de vue typographique : en particulier, l'orthographe d'un même mot et l'accentuation surtout sont singulièrement inconstantes.

L'excuse présentée par Descartes, à savoir que le compositeur n'entendait pas un mot de français, signifie toutefois seulement que l'auteur n'a pas trouvé, à Leyde, le précieux concours que prêtent d'ordinaire les protes et les tierceurs pour assurer la régularité de l'orthographe et pour faire disparaître les incorrections grammaticales ; car, plus le compositeur était ignorant du français, plus il a dû s'efforcer de suivre fidèlement la copie. Il faudrait donc pouvoir faire un départ entre les véritables fautes d'impression et les incorrections du manuscrit.

Or si, dans nombre de cas, la distinction est aisée à faire,

dans beaucoup d'autres, on reste dans l'incertitude. D'autre part, le manuscrit était-il de la main de Descartes, ou avait-il fait préparer, pour l'imprimeur, des expéditions au net par un ou plusieurs copistes, qui auront pu introduire, plus ou moins accidentellement, des formes de leur propre orthographe, au lieu de celle de Descartes ? Au moins pour la *Dioptrique*, la copie était d'une main spéciale. Dans ce traité, en effet, tel que le donne l'édition de 1637, domine la forme *ceste*, tandis que, dans les autres parties de l'ouvrage, cette forme n'apparaît point, et qu'on voit irrégulièrement alterner les formes *cette* et *cete*, dont la dernière seule est authentiquement cartésienne, les autographes excluant absolument les deux autres.

En présence de ces difficultés, nous ne pouvions cependant nous résoudre à surcharger le bas des pages de variantes purement orthographiques. C'était absolument sans intérêt, puisque celles que nous avons données dans les volumes de la Correspondance constituent un ensemble de matériaux largement suffisant pour l'étude.

Nous avons donc convenu, tout d'abord, de corriger tacitement les fautes d'impression évidentes, ainsi que les inadvertances grammaticales (singulier pour pluriel, féminin pour masculin, ou inversement), qui devaient plutôt entacher déjà la copie. Nous n'avons pas eu plus de scrupule pour les incorrections de même ordre dans les formules algébriques de la *Géométrie*.

Nous avons, en second lieu, essayé de régulariser la ponctuation d'après le sens, tout en évitant de la moderniser systématiquement, ce qui est d'ailleurs incompatible avec la coupe des phrases de Descartes. Nous avons, d'autre part, conformé l'accentuation à l'usage du philosophe qui est bien établi¹.

1. Je dois ajouter, cependant, que, pour la facilité de la lecture, j'ai imprimé régulièrement *où*, adverbe, dans les trois *Essais*, alors que l'usage le plus fréquent de Descartes est de ne pas mettre l'accent, pas plus que pour la conjonction. De même pour *là*, adverbe; au contraire, pour *à*, préposition, l'omission de l'accent n'amène jamais d'hésitation. (T.)

Nous avons, au contraire, laissé en principe subsister les divergences d'orthographe ou les formes mal assurées, sauf à faire disparaître les anomalies trop choquantes (variations dans la même page ou forme unique contre de nombreux exemples d'une autre forme). Mais nous avons corrigé tout ce qui nous a paru, avec assez de probabilité, être dû, soit à des fautes d'impression, soit à des *lapsus calami*, soit enfin à des altérations dues aux copistes employés par Descartes.

En résumé, toutes les fois que nous avons douté s'il n'y avait pas eu, de la part de Descartes, soit une dérogation consciente à l'usage, soit une indifférence entre deux formes, nous nous sommes abstenus de toute correction ; nous avons corrigé, au contraire, lorsque nous n'avons pas cru que l'orthographe pût être celle que Descartes aurait réellement voulue en écrivant le mot avec attention ¹.

Mais, si les principes que nous avons adoptés se justifient assez d'eux-mêmes, les avons-nous toujours appliqués d'une façon irréprochable ? Ils laissent une trop large part à l'appréciation individuelle pour nous mettre, dans le détail, à l'abri de toute critique, et nous-mêmes, après la dernière révision du texte original sur les feuilles de cette édition déjà tirées, nous éprouvons divers scrupules sur quelques cas où l'évidence ne nous semblait point contestable. Ainsi *extrordinaire* paraît

1. Les formes corrigées se réduisent aux suivantes, en dehors des fautes d'impression proprement dites :

1° Emploi de l'*y* ou de l'*i*. — *Ayt*, *croire*, *aussytost*.

2° Diphtongues. — *Ceuillir* et *receuillir* — *neuds*. — *transparent*.

3° Pluriel. — *Nez* (nés), *difficultéz*, *esloignez*. La forme des pluriels en *és* est à peu près exclusivement employée dans l'édition de 1637. Mais au moment où elle paraissait, Descartes, à en juger par son *errata*, se serait précisément rallié à la forme *eç*. — *Estans* (forme isolée, en regard d'*estant*). — *Toutefoix*.

4° S d'accentuation. — *Voyage*, *batissoit*, *pretast*, *inegale*. — *Dependre* (l'étymologie latine exige *dependre*), *étois*. — *Cest*, *cét*, *cestuy*.

5° Lettres doublées ou non prononcées. — *Celluy*, *cella*, *parfaitte*, *esclattant*, *temps*, *trouts*. — *Pieres*, *rons*.

6° Emploi de l'*x*. — *Reflection*.

une faute certaine ; nous avons donc imprimé *extraordinaire*, jusqu'au moment où nous avons constaté que l'autre forme est la seule qui se rencontre dans l'édition de 1637. De même *leur*, au pluriel du pronom possessif, semble bien être une forme consciemment adoptée par Descartes, au lieu de *leurs*. Dans un cas isolé, au contraire, si nous avons imprimé *la plus grande part*, nous devons cependant regarder comme possible que Descartes, par une élision conforme à une prononciation plus ou moins répandue, ait volontairement écrit *la plus grand part*, en omettant l'apostrophe à laquelle il ne fait d'ordinaire pas d'attention.

Nous ne pouvons donc affirmer qu'une chose, c'est que, nous étant chargés de la responsabilité du texte, l'un pour le *Discours de la Méthode*, l'autre pour les *Essais*, nous avons chacun fait de notre mieux pour garder un juste milieu entre les tendances à une systématisation trop rigoureuse ou à une fidélité trop servile. Quelques erreurs nous ont échappé avant la correction définitive ou se sont produites au tierçage. En voici le relevé :

Page 5, ligne 10, estimast] *lire* m'estimast.

Page 5, ligne 26, des] *lire* de tous les.

Page 25, ligne 8, *le trait de séparation verticale doit être supprimé.*

Page 28, lignes 8-9, *il semble qu'on devrait lire*: selon que nostre entendement la luy represente bonne ou mauuaise.

Page 44, ligne 24, après quelquefois, ajouter que.

Page 46, ligne 23, après trouuois, ajouter toutes.

Page 47, ligne 11, receptable] *lire* receptacle.

Page 50, ligne 3, ce] *lire* le.

Page 50, ligne 6, desenfle] *lire* se desenfle.

Page 53, ligne 17, après qu'vne, ajoutez seule.

Page 55, ligne 10, estres] *lire* estre. — Ligne 21 : recuës] *lire* receuës.

Page 55, ligne 26, ces] *lire* ses.

Page 71, ligne 1, subtiles] *lire* subtils.

Page 94, ligne 4, il n'est] *lire* il n'est pas.

Page 104, ligne 14, peut] *lire* peut bien.

Page 144, ligne 13, obiet] *lire* œil. — Correction indiquée par Descartes, *Correspondance*, t. II, p. 481, l. 7, et d'ailleurs introduite dans l'édition latine.

Page 146, ligne 30, encores] *lire* qu'encores.

Page 157, ligne 13, ces] *lire* ses.

Page 174, ligne 30, BDOR] *lire* DBOR.

Page 180, ligne 5, BI] *lire* NI.

Page 462, ligne 4, iusques en E] *lire* iusques a E.

DISCOURS
DE LA METHODE

Pour bien conduire la raison, & chercher
la verité dans les sciences.

PLUS

LA DIOPTRIQUE.

LES METEORES.

ET

LA GEOMETRIE.

Qui sont des essais de cete METHODE.



A LEYDE

De l'Imprimerie de IAN MAIRE.

C I O I O C X X X V I I .

Avec Privilege.

DISCOURS DE LA METHODE

POUR BIEN CONDUIRE SA RAISON ET CHERCHER
LA VERITÉ DANS LES SCIENCES

*Si ce discours semble trop long pour estre tout leu
en vne fois, on le pourra distinguer en six parties. Et,
en la premiere, on trouuera diuerses considerations tou-
chant les sciences. En la seconde, les principales regles
5 de la Methode que l'Autheur a cherchée. En la 3,
quelques vnes de celles de la Morale qu'il a tirée de cete
Methode. En la 4, les raisons par lesquelles il prouue
l'existence de Dieu & de l'ame humaine, qui sont les
fondemens de sa Metaphysique. En la 5, l'ordre des
10 questions de Physique qu'il a cherchées, & particuliere-
ment l'explication du mouuement du cœur & de quelques
autres difficultez qui appartiennent a la Medecine, puis
aussy la difference qui est entre nôstre ame & celle des
bêtes. Et en la derniere, quelles choses il croit estre
15 requises pour aller plus auant en la recherche de la Na-
ture qu'il n'a esté, & quelles raisons l'ont fait escrire.*

Le bon sens est la chose du monde la mieux par-
tagée : car chascun pense en estre si bien pouruû, que

PREMIERE
PARTIE.

ceux mesme qui sont les plus difficiles a contenter en toute autre chose, n'ont point coustume d'en desirer plus qu'ils en ont. En quoy il n'est pas vraysemblable que tous se trompent; mais plustost cela tesmoigne que la puissance de bien iuger, & distinguer le vray d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes; et ainsi que la diuersité de nos opinions ne vient pas de ce que les vns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diuerses voyes, & ne considerons pas les mesmes choses. Car ce n'est pas assez d'auoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes ames sont capables des plus grans vices, aussy bien que des plus grandes vertus; et ceux qui ne marchent que fort lentement, peuuent auancer beaucoup dauantage, s'ils suiuent tousiours le droit chemin, que ne font ceux qui courent, & qui s'en esloignent.

Pour moy, ie n'ay iamais presumé que mon esprit fust en rien plus parfait que ceux du commun; mesme i'ay souuent souhaité d'auoir la pensée aussy prompte, ou l'imagination aussy nette & distincte, ou la memoire aussy ample, ou aussy presente, que quelques autres. Et ie ne sçache point de qualitez que celles cy, qui seruent a la perfection de l'esprit: car pour la raison, ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes, & nous distingue des bestes, ie veux croire qu'elle est toute entiere en vn chascun, & suiure en cecy l'opinion commune des Philosophes, qui disent qu'il n'y a du plus & du moins qu'entre les

accidens, & non point entre les *formes*, ou natures, des *indiuidus* d'une même *espece*.

Mais ie ne craindray pas de dire que ie pense auoir eu beaucoup d'heur, de m'estre rencontré dès ma ieu-
 5 nesse en certains chemins, qui m'ont conduit a des considerations & des maximes, dont i'ay formé vne Methode, par laquelle il me semble que i'ay moyen d'augmenter par degrez ma connoissance, & de l'esle-
 uer peu a peu au plus haut point, auquel la mediocrité
 10 de mon esprit & la courte durée de ma vie luy pour- ront permettre d'atteindre. Car i'en ay desia recueilly de tels fruits, qu'encore qu'aux iugemens que ie fais de moymesme, ie tasche tousiours de pencher vers le
 costé de la desiance, plutost que vers celuy de la pre-
 15 somption; & que, regardant d'un œil de Philosophe les diuerfes actions & entreprises de tous les hommes, il n'y en ait quasi aucune qui ne me semble vaine & inu- tile; ie ne laisse pas de receuoir vne extreme satisfac- tion du progrès que ie pense auoir desia fait en la
 20 recherche de la verité, & de conceuoir de telles espe- rances pour l'auenir, que si, entre les occupations des hommes purement hommes, il y en a quelqu'une qui soit solidement bonne & importante, i'ose croire que c'est celle que i'ay choisie.

25 Toutefois il se peut faire que ie me trompe, & ce n'est peutestre qu'un peu de cuiure & de verre que ie prens pour de l'or & des diamans. Ie sçay combien nous sommes suiets a nous méprendre en ce qui nous touche, & combien aussy les iugemens de nos amis
 30 nous doiuent estre suspects, lorsqu'ils sont en nostre faueur. Mais ie seray bien ayse de faire voir, en ce dis-

cours, quels sont les chemins que j'ay suivis, & d'y
 représenter ma vie comme en vn tableau, afin que
 chascun en puisse iuger, & qu'apprenant du bruit
 commun les opinions qu'on en aura, ce soit vn nou-
 veau moyen de m'instruire, que j'adiousteray a ceux 5
 dont j'ay coustume de me servir.

Ainsi mon dessein n'est pas d'enseigner icy la Me-
 thode que chascun doit suivre pour bien conduire sa
 raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte
 j'ay tâché de conduire la mienne. Ceux qui se meslent 10
 de donner | des preceptes, se doiuent estimer plus
 habiles que ceux auxquels ils les donnent; & s'ils
 manquent en la moindre chose, ils en sont blasmables.
 Mais, ne proposant cet escrit que comme vne histoire,
 ou, si vous l'aymez mieux, que comme vne fable, en 15
 laquelle, parmi quelques exemples qu'on peut imiter,
 on en trouuera peutestre aussi plusieurs autres qu'on
 aura raison de ne pas suivre, j'espère qu'il sera utile
 a quelques vns, sans estre nuisible a personne, & que
 tous me sçauront gré de ma franchise. 20

J'ay esté nourri aux lettres dès mon enfance, &
 pource qu'on me persuadoit que, par leur moyen, on
 pouuoit acquerir vne connoissance claire & assurée de
 tout ce qui est utile a la vie, j'auois vn extreme desir
 de les apprendre. Mais sitost que j'eus acheué tout ce 25
 cours d'estudes, au bout duquel on a coustume d'estre
 receu au rang des doctes, ie changeay entierement
 d'opinion. Car ie me trouuois embarassé de tant de
 doutes & d'erreurs, qu'il me sembloit n'auoir fait autre
 profit, en tâchant de m'instruire, sinon que j'auois dé- 30
 couuert de plus en plus mon ignorance. Et neanmoins

i'estois en l'vne des plus celebres escholes de l'Europe, où ie pensois qu'il deuoit y auoir de sçauans hommes, s'il y en auoit en aucun endroit de la terre. I'y auois appris tout ce que les autres y apprennoient; & mesme,
5 ne m'estant pas contenté des sciences qu'on nous enseignoit, i'auois parcouru tous les liures, traitans de celles qu'on estime les plus curieuses & les plus rares, qui auoient pû tomber entre mes mains. Avec cela, ie sçauois les iugemens que les autres faisoient de moy;
10 & ie ne voyois point qu'on estimast inferieur a mes condisciples, bien qu'il y en eust desia entre eux quelques vns, qu'on destinoit a remplir les places de nos maistres. Et enfin nostre siecle me sembloit aussy fleurissant, & aussy fertile en bons esprits, qu'ait esté
15 aucun des precedens. Ce qui me faisoit prendre la liberté de iuger par moy de tous les autres, & de penser qu'il n'y auoit aucune doctrine dans le monde, qui fust telle qu'on m'auoit auparauant fait esperer.

Ie ne laissois pas toutefois d'estimer les exercices,
20 aufquels on s'occupe dans les escholes. Ie sçauois que les langues, qu'on y apprend, sont necessaires pour l'intelligence des liures anciens; que la gentilleffe des fables refueille l'esprit; que les actions memorables des histoires le releuent, & qu'estant leuës avec dis-
25 cretion, elles aydent a former le iugement; que la lecture des bons liures est comme vne conuersation avec les plus honnestes gens des siecles passez, qui en ont esté les auteurs, & mesme vne conuersation estu-
diée, en laquelle ils ne nous decouurent que les meil-
30 leurs de leurs pensées; que l'Eloquence a des forces & des beautez incomparables; que la Poësie a des

delicateſſes & des douceurs tres rauiffantes ; que les
 Mathematiques ont des inuentions tres subtiles, & qui
 peuvent beaucoup ſeruir, tant a contenter les curieux,
 qu'a faciliter tous les arts, & diminuer le trauail des
 hommes ; que les eſcris qui traitent des meurs con- 5
 tiennent pluſieurs enſeignemens, & pluſieurs exhorta-
 tions a la vertu qui ſont fort vtiles ; que la Theologie
 enſeigne a gagner le ciel ; que la Philoſophie donne
 moyen de parler vrayſemblablement de toutes choſes,
 & ſe faire admirer des moins ſçauans ; que la Iurif- 10
 prudence, la Medecine & les autres ſciences ap-
 portent des honneurs & des richelſſes a ceux qui les
 cultiuent ; et enfin, qu'il eſt bon de les auoir toutes
 examinées, meſme les plus ſuperſtitieuſes & les plus
 fauſſes, affin de connoiſtre leur iuſte valeur, & ſe 15
 garder d'en eſtre trompé.

Mais ie croyois auoir deſia donné aſſez de tems aux
 langues, & meſme auſſy a la lecture des liures anciens,
 & a leurs hiſtoires, & a leurs fables. Car c'eſt quaſi le
 meſme de conuerſer avec ceux des autres ſiecles, que 20
 de voyaſger. Il eſt bon de ſçauoir quelque choſe des
 meurs de diuers peuples, affin de iuger des noſtres
 plus ſainement, & que nous ne penſions pas que tout
 ce qui eſt contre nos modes ſoit ridicule, & contre
 raiſon, ainſi qu'ont couſtume de faire ceux qui n'ont 25
 rien vû. Mais lorsqu'on employe trop de tems a
 voyaſger, on deuiet enfin eſtranger en ſon païs ;
 & lorsqu'on eſt trop curieux des choſes qui ſe prati-
 quoient aux ſiecles paſſez, on demeure ordinairement
 fort ignorant de celles qui ſe pratiquent en cetuycy. 30
 Outre que les fables ſont imaginer pluſieurs euene-

mens comme possibles qui ne le font point ; et que
 mesme les histoires les plus fideles, si elles ne changent
 ny n'augmentent la valeur des choses, pour les rendre
 plus dignes d'estre leuës, au moins en omettent elles
 5 presque tousiours les plus basses & moins illustres cir-
 constances : d'où vient que le reste ne paroist pas tel
 qu'il est, & que ceux qui reglent leurs meurs par les
 exemples qu'ils en tirent, sont suiets a tomber dans
 les extrauagances des Paladins de nos romans, & a
 10 conceuoir des desseins qui passent leurs forces.

l'estimois fort l'Eloquence, & i'estois amoureux de
 la | Poësie ; mais ie pensois que l'vne & l'autre estoient
 des dons de l'esprit, plustost que des fruits de l'estude.
 Ceux qui ont le raisonnement le plus fort, & qui di-
 15 gerent le mieux leurs pensées, affin de les rendre
 claires & intelligibles, peuuent tousiours le mieux
 persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne par-
 lassent que bas Breton, & qu'ils n'eussent iamais appris
 de Rhetorique. Et ceux qui ont les inuentions les plus
 20 agreables, & qui les sçauent exprimer avec le plus
 d'ornement & de douceur, ne lairroient pas d'estre les
 meilleurs Poëtes, encore que l'art Poëtique leur fust
 inconnu.

le me plaisois surtout aux Mathematiques, a cause
 25 de la certitude & de l'euidence de leurs raisons ; mais
 ie ne remarquois point encore leur vray vsage, & pen-
 fant qu'elles ne seruoient qu'aux Arts Mechaniques,
 ie m'estonnois de ce que, leurs fondemens estans si
 fermes & si solides, on n'auoit rien basti dessus de plus
 30 releué. Comme, au contraire, ie comparois les escri-
 des anciens payens, qui traitent des meurs, a des palais

fort superbes & fort magnifiques, qui n'estoient bastis que sur du sable & sur de la bouë. Ils esleuent fort haut les vertus, & les font paroistre estimables par dessus toutes les choses qui sont au monde; mais ils n'enseignent pas assez a les connoistre, & souuent ce qu'ils appellent d'un si beau nom, n'est qu'une insensibilité, ou un orgueil, ou un desespoir, ou un parricide. 5

Je reuerois nostre Theologie, & pretendois, autant qu'aucun autre, a gagner le ciel; mais ayant appris, comme chose tres assurée, que le chemin n'en est pas moins ouuert aux plus ignorans qu'aux plus doctes, & que les veritez reuelées, qui y conduisent, sont au dessus de nostre intelligence, ie n'eusse osé les soumettre a la foiblesse de mes raisonnemens, & ie pensois que, pour entreprendre de les examiner & y reussir, il estoit besoin d'auoir quelque extraordinaire assistance du ciel, & d'estre plus qu'homme. 10 15

Je ne diray rien de la Philosophie, sinon que, voyant qu'elle a esté cultiuée par les plus excellens esprits qui ayent vescu depuis plusieurs siècles, & que neanmoins il ne s'y trouue encore aucune chose dont on ne dispute, & par consequent qui ne soit douteuse, ie n'auois point assés de presumption pour esperer d'y rencontrer mieux que les autres; et que, considerant combien il peut y auoir de diuerses opinions, touchant une mesme matiere, qui soient soustenuës par des gens doctes, sans qu'il y en puisse auoir iamais plus d'une seule qui soit vraye, ie reputois presque pour faux tout ce qui n'estoit que vraysemblable. 20 25

Puis, pour les autres sciences, d'autant qu'elles empruntent leurs principes de la Philosophie, ie iugeois 30

qu'on ne pouuoit auoir rien basti, qui fust solide, sur
 des fondemens si peu fermes. Et ny l'honneur, ny le
 gain qu'elles promettent, n'estoient suffisans pour me
 conuier a les apprendre; car ie ne me sentoys point,
 5 graces a Dieu, de condition qui m'obligeast a faire
 vn mestier de la science, pour le soulagement de ma
 fortune; et quoy que ie ne fisse pas profession de mes-
 priser la gloire en Cynique, ie faisois neanmoins fort
 peu d'estat de celle que ie n'esperois point pouuoir
 10 acquerir qu'a faux titres. Et enfin, pour les mauuaises
 doctrines, ie pensois desia connoistre assés ce qu'elles
 valoient, pour n'estre plus suiet a estre trompé, ny par
 les promesses d'un Alchemiste, ni par les predictions
 d'un Astrologue, ny par les impostures d'un Magicien,
 15 ny par les artifices ou la venterie d'aucun de ceux qui
 font profession de sçauoir plus qu'ils ne sçauent.

C'est pourquoy, sitost que l'aage me permit de sortir
 de la suietion de mes Precepteurs, ie quittay entiere-
 ment l'estude des lettres. Et me resoluant de ne cher-
 20 cher plus d'autre science, que celle qui se pourroit
 trouuer en moymesme, ou bien dans le grand liure du
 monde, i'employay le reste de ma ieunesse à voyasger,
 a voir des cours & des armées, a frequenter des gens
 de diuerses humeurs & conditions, a recueillir di-
 25 uerses experiences, a m'esprouer moymesme dans
 les rencontres que la fortune me proposoit, & partout
 a faire telle reflexion sur les choses qui se presen-
 toient, que i'en pûsse tirer quelque profit. Car il me
 sembloit que ie pourrois rencontrer beaucoup plus de
 30 verité, dans les raisonnemens que chascun fait touchant
 les affaires qui luy importent, & dont l'euene-ment

le doit punir bientoſt après, s'il a mal iugé, que dans ceux que fait vn homme de lettres dans ſon cabinet, touchant des ſpeculations qui ne produiſent aucun effect, & qui ne luy font d'autre conſequence, ſinon que peutestre il en tirera d'autant plus de vanité 5 qu'elles ſeront plus eſloignées du ſens commun, a cauſe qu'il aura deu employer d'autant plus d'eſprit & d'artifice a taſcher de les rendre vrayſemblables. Et i'auois touſiours vn extreme. deſir d'apprendre a diſtinguer le vray d'avec le faux, pour voir clair en 10 mes actions, | & marcher avec aſſurance en cete vie.

Il eſt vray que, pendant que ie ne faiſois que conſiderer les meurs des autres hommes, ie n'y trouuois gueres de quoy m'aſſurer, & que i'y remarquois quaſi 15 autant de diuerſité que i'auois fait auparauant entre les opinions des Philoſophes. En forte que le plus grand profit que i'en retirois, eſtoit que, voyant pluſieurs choſes qui, bien qu'elles nous ſemblent fort extrauagantes & ridicules, ne laiſſent pas d'eſtre com- 20 munement receuës & approuuées par d'autres grans peuples, i'apprenois a ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'auoit eſté perſuadé que par l'exemple & par la couſtume; et ainſi ie me deliurois peu a peu de beaucoup d'erreurs, qui peuuent offuſquer noſtre 25 lumiere naturelle, & nous rendre moins capables d'entendre raiſon. Mais après que i'eu employé quelques années a eſtudier ainſi dans le liure du monde, & a taſcher d'acquérir quelque experience, ie pris vn iour reſolution d'eſtudier auſſy en moymeſme, & d'employer 30 toutes les forces de mon eſprit a choiſir les chemins que ie deuois ſuiure. Ce qui me reuſſit beaucoup

mieux, ce me semble, que si ie ne me fusse iamais esloigné, ny de mon país, ny de mes liures.

l'estois alors en Allemaigne, ou l'occasion des
 5 guerres qui n'y sont pas encore finies m'auoit appelé; &
 comme ie retournois du couronnement de l'Empereur
 vers l'armée, le commencement de l'hyuer m'aresta en
 vn quartier, ou ne trouuant aucune conuersation qui
 me diuertist, & n'ayant d'ailleurs, par bonheur, aucuns
 10 soins ny passions qui me troublassent, ie demeurois
 tout le iour enfermé seul dans vn poëlle, ou i'auois
 tout loysir de | m'entretenir de mes pensées. Entre
 lesquelles, l'vne des premieres fut que ie m'auisay de
 considerer, que souuent il n'y a pas tant de perfection
 15 dans les ourages composez de plusieurs pieces, &
 faits de la main de diuers maistres, qu'en ceux aus-
 quels vn seul a trauaillé. Ainsi voit on que les bas-
 timens qu'un seul Architecte a entrepris & acheuez,
 ont coustume d'estre plus beaux & mieux ordonnez,
 20 que ceux que plusieurs ont tasché de racommoder, en
 faisant seruir de vieilles murailles qui auoient esté
 basties a d'autres fins. Ainsi ces anciennes citez, qui,
 n'ayant esté au commencement que des bourgades,
 sont deuenuës, par succession de tems, de grandes
 25 villes, sont ordinairement si mal compassées, au pris de
 ces places regulieres qu'un Ingenieur trace a sa fan-
 taisie dans vne plaine, qu'encore que, considerant leurs
 edifices chascun a part, on y trouue souuent autant
 ou plus d'art qu'en ceux des autres, toutefois, a voir
 30 comme ils sont arrangez, icy vn grand, là vn petit, &
 comme ils rendent les rues courbées & inefgales, on

diroit que c'est plutoſt la fortune, que la volonté de
 quelques hommes vſans de raiſon, qui les a ainſi diſ-
 poſez. Et ſi on conſidere qu'il y a eu neanmoins de
 tout tems quelq̄es officiers, qui ont eu charge de
 prendre garde aux baſtimens des particuliers, pour 5
 les faire ſeruir a l'ornement du public, on connoiſtra
 bien qu'il eſt malayſé, en ne trauaillant que ſur les
 ourages d'autruy, de faire des choſes fort accom-
 plies. Ainſi ie m'imaginay que les peuples qui, ayant
 eſté autrefois demi ſauuages, & ne s'eſtant ciuilifez 10
 que peu a peu, n'ont fait leurs loix qu'a meſure que
 l'incommodité des crimes & des querelles les y a con-
 trains, ne ſçauroient eſtre ſi bien policez que ceux
 qui, dès le commencement qu'ils ſe ſont assemblez,
 ont obſerué les conſtitutions de quelque prudent Le- 15
 giſlateur. Comme il eſt bien certain que l'eſtat de la
 vraye Religion, dont Dieu ſeul a fait les ordonnances,
 doit eſtre incomparablement mieux réglé que tous les
 autres. Et pour parler des choſes humaines, ie croy
 que, ſi Sparte a eſté autrefois tres floriffante, ce n'a 20
 pas eſté a cauſe de la bonté de chaſcune de ſes loix en
 particulier, vû que pluſieurs eſtoient fort eſtranges, &
 meſme contraires aux bonnes meurs, mais a cauſe
 que, n'ayant eſté inuentées que par vn ſeul, elles ten-
 doient toutes a meſme fin. Et ainſi ie penſay que les 25
 ſciences des liures, au moins celles dont les raiſons
 ne ſont que probables, & qui n'ont aucunes demon-
 ſtrations, s'eſtant compoſées & groſſies peu a peu des
 opinions de pluſieurs diuerſes perſonnes, ne ſont
 point ſi approchantes de la verité, que les ſimples 30
 raiſonnemens que peut faire naturellement vn homme

de bon sens touchant les choses qui se presentent. Et ainsi encore ie pensay que, pource que nous auons tous esté enfans auant que d'estre hommes, & qu'il nous a fallu long tems estre gouuernez par nos appetis
 5 & nos Precepteurs, qui estoient souuent contraires les vns aux autres, & qui, ny les vns ny les autres, ne nous conseilloient peutestre pas tousiours le meilleur, il est presqu'impossible que nos iugemens soient si purs, ny si solides qu'ils auroient esté, si nous auions
 10 eu l'vsage entier de nostre raison dès le point de nostre naissance, & que nous n'eussions iamais esté conduits que par elle.

Il est vray que nous ne voyons point qu'on iette par terre toutes les maisons d'une ville, pour le seul
 15 dessein de les refaire d'autre façon, & d'en rendre les ruës plus belles; mais on voit bien que plusieurs font abatre les leurs pour les rebastir, & que mesme quelquefois ils y sont contrains, quand elles sont en danger de tomber d'elles mesmes, & que les fon-
 20 demens n'en sont pas bien fermes. A l'exemple de quoy ie me persuaday, qu'il n'y auroit veritablement point d'apparence qu'un particulier fist dessein de reformer vn Estat, en y changeant tout dès les fon-
 demens, & en le renuersant pour le redresser; ny
 25 mesme. aussy de reformer le cors des sciences, ou l'ordre establi dans les escholes pour les enseigner; mais que, pour toutes les opinions que i'auois receuës iusques alors en ma creance, ie ne pouuois mieux faire que d'entreprendre, vne bonne fois, de les en
 30 oster, affin d'y en remettre par après, ou d'autres meilleures, ou bien les mesmes, lorsque ie les aurois

aiuſtées au niueau de la raiſon. Et ie creu fermement que, par ce moyen, ie reuſſirois a conduire ma vie beaucoup mieux que ſi ie ne baſtiſſois que ſur de vieux fondemens, & que ie ne m'appuiaſſe que ſur les principes que ie m'eſtois laiſſé perſuader en ma ieuneſſe, 5 ſans auoir iamais examiné ſ'ils eſtoient vrais. Car, bien que ie remarquaſſe en ceçy diuerſes difficultez, elles n'eſtoient point toutefois ſans remede, ny comparables a celles qui ſe trouuent en la reformation des moindres choſes qui touchent le public. Ces grans 10 cors ſont trop malayſez a releuer, eſtant abatus, ou meſme a retenir, eſtant eſbranlez, & leurs cheutes ne peuuent eſtre que tres rudes. Puis, pour leurs imperfections, ſ'ils en ont, comme la ſeule diuerſité qui eſt entre eux | ſuffit pour aſſurer que pluſieurs en ont, 15 l'vſage les a ſans doute fort adoucies; & meſme il en a euité ou corrigé inſenſiblement quantité, auſquelles on ne pourroit ſi bien pouruoir par prudence. Et enfin, elles ſont quaſi touſiours plus ſupportables que ne ſeroit leur changement : en meſme façon que les grans 20 chemins, qui tournoyent entre des montaignes, deuiennent peu a peu ſi vnis & ſi commodes, a force d'eſtre frequentez, qu'il eſt beaucoup meilleur de les ſuiure, que d'entreprendre d'aller plus droit, en grim pant au deſſus des rochers, & descendant iuſques au 25 bas des precipices.

C'eſt pourquoy ie ne ſçaurois aucunement approuuer ces humeurs brouillonnes & inquietes, qui, n'eſtant appelez, ny par leur naiſſance, ny par leur fortune, au maniement des affaires publiques, ne laiſſent 30 pas d'y faire touſiours, en idée, quelque nouvelle refor-

mation. Et si ie pensois qu'il y eust la moindre chose en cet escrit, par laquelle on me pûst soupçonner de cete folie, ie serois tres marry de souffrir qu'il fust publié. Iamais mon dessein ne s'est estendu plus auant
5 que de tascher a reformer mes propres pensées, & de bastir dans vn fons qui est tout a moy. Que si, mon ouurage m'ayant assez pleu, ie vous en fais voir icy le modelle, ce n'est pas, pour cela, que ie veuille conseiller a personne de l'imiter. Ceux que Dieu a mieux
10 partagez de ses graces, auront peutestre des desseins plus releuez; mais ie crains bien que cetuy-cy ne soit desia que trop hardi pour plusieurs. La seule resolution de se défaire de toutes les opinions qu'on a receuës auparauant en sa creance, n'est pas vn exemple
15 que chascun doie suiure; et le monde n'est quasi composé que de deux sortes d'espris ausquels il ne conuient aucunement. A sçauoir, de ceux qui, se croyans plus habiles qu'ils ne sont, ne se peuuent empescher de precipiter leurs iugemens, ny auoir assez de patience pour conduire par ordre toutes leurs pensées :
20 d'où vient que, s'ils auoient vne fois pris la liberté de douter des principes qu'ils ont receus, & de s'escarter du chemin commun, iamais ils ne pourroient tenir le sentier qu'il faut prendre pour aller plus droit, & demeureroient esgarez toute leur vie. Puis, de ceux qui,
25 ayant assez de raison, ou de modestie, pour iuger qu'ils sont moins capables de distinguer le vray d'avec le faux, que quelques autres par lesquels ils peuuent estre instruits, doiuent bien plustost se contenter de suiure
30 les opinions de ces autres, qu'en chercher eux mesmes de meilleures.

Et pour moy, i'aurois esté sans doute du nombre de ces derniers, si ie n'auois iamais eu qu'un seul maistre, ou que ie n'eusse point sceu les differences qui ont esté de tout tems entre les opinions des plus doctes. Mais ayant appris, dés le College, qu'on ne scauroit rien imaginer de si estrange & si peu croyable, qu'il n'ait esté dit par quelqu'un des Philosophes; et depuis, en voyasgeant, ayant reconnu que tous ceux qui ont des sentimens fort contraires aux nostres, ne sont pas, pour cela, barbares ny sauuages, mais que plusieurs vsent, autant ou plus que nous, de raison; et ayant considéré combien un mesme homme, avec son mesme esprit, estant norri dés son enfance entre des François ou des Allemans, deuiet different de ce qu'il seroit, s'il auoit tousiours vescu entre des Chinois ou des Canibales; et comment, iusques aux modes de nos habits, la mesme chose qui nous a plû il a dix ans, & qui nous plaira peutestre encore auant dix ans, nous semble maintenant extrauagante & ridicule: en sorte que c'est bien plus la coustume & l'exemple qui nous persuade, qu'aucune connoissance certaine, & que neanmoins la pluralité des voix n'est pas vne preuue qui vaille rien, pour les veritez vn peu malaysées a decouurer, a cause qu'il est bien plus vraysemblable qu'un homme seul les ait rencontrées que tout vn peuple: ie ne pouuois choisir personne dont les opinions me semblassent deuoir estre preferées a celles des autres, & ie me trouuay comme contraint d'entreprendre moymesme de me conduire.

Mais, comme vn homme qui marche seul & dans les tenebres, ie me resolu d'aller si lentement, & d'vsr

de tant de circonfpection en toutes choses, que, si ie n'auançois que fort peu, ie me garderois bien, au moins, de tomber. Mesme ie ne voulu point commencer a reietter tout a fait aucune des opinions,
 5 qui s'estoient pû glisser autrefois en ma creance sans y auoir esté introduites par la raison, que ie n'eusse auparauant employé assez de tems a faire le proiet de l'ouurage que i'entreprenois, & a chercher la vraye Methode pour paruenir a la connoissance de toutes
 10 les choses dont mon esprit seroit capable.

l'auois vn peu estudié, estant plus ieune, entre les parties de la Philosophie, a la Logique, & entre les Mathematiques, a l'Analyse des Geometres & a l'Algebre, trois ars ou sciences qui sembloient deuoir
 15 contribuër quelque chose a mon dessein. Mais, en les examinant, ie pris garde que, pour la Logique, ses syllogismes & la pluspart de ses autres instructions seruent plutoft a expliquer a autruy les choses qu'on sçait, ou mesme, comme l'art de Lulle, a parler, sans
 20 iugement, de celles qu'on ignore, qu'a les apprendre. Et bien que elle contienne, en effect, beaucoup de preceptes tres vrais & tres bons, il y en a toutefois tant d'autres, meslez parmi, qui sont ou nuisibles ou superflus, qu'il est presque aussy malaysé de les en separer, que de tirer vne Diane ou vne Minerue hors
 25 d'vn bloc de marbre qui n'est point encore esbauché. Puis, pour l'Analyse des anciens & l'Algebre des modernes, outre qu'elles ne s'estendent qu'a des matieres fort abstraites, & qui ne semblent d'aucun vsage, la premiere est tousiours si astrainte a la consideration des figures, qu'elle ne peut exercer l'entende-

ment sans fatiguer beaucoup l'imagination; et on s'est
tellement assuieti, en la dernière, a certaines reigles
& a certains chiffres, qu'on en a fait vn art confus &
obscur, qui embarrasse l'esprit, au lieu d'une science
qui le cultiue. Ce qui fut cause que ie pensay qu'il fal- 5
loit chercher quelque autre Methode, qui, comprenant
les auantages de ces trois, fust exempte de leurs de-
faux. Et comme la multitude des loix fournit souuent
des excuses aux vices, en sorte qu'un Estat est bien
mieux reiglé, lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y 10
font fort estroitement obseruées; ainsi, au lieu de ce
grand nombre de preceptes dont la Logique est com-
posée, ie creu que j'aurois assez des quatre suiuan, pouruû
que ie prisse vne ferme & constante resolution
de ne manquer pas vne seule fois a les obseruer. 15

|Le premier estoit de ne receuoir iamais aucune
chose pour vraye, que ie ne la connusse euidemment
estre telle: c'est a dire, d'euitier soigneusement la
Precipitation, & la Preuention; & de ne comprendre
rien de plus en mes iugemens, que ce qui se pre- 20
senteroit si clairement & si distinctement a mon es-
prit, que ie n'eusse aucune occasion de le mettre en
doute.

Le second, de diuiser chascune des difficultez que
j'examinerois, en autant de parcelles qu'il se pourroit, 25
& qu'il seroit requis pour les mieux refoudre.

Le troisieme, de conduire par ordre mes pensées,
en commençant par les obiets les plus simples & les
plus aysez a connoistre, pour monter peu a peu,
comme par degrez, iusques a la connoissance des plus 30
composez; et supposant mesme de l'ordre entre ceux

qui ne se precedent point naturellement les vns les autres.

Et le dernier, de faire partout des denombremens si entiers, & des reueuës si generales, que ie fusse assuré
5 de ne rien omettre.

Ces longues chaines de raisons, toutes simples & faciles, dont les Geometres ont coustume de se seruir, pour paruenir a leurs plus difficiles demonstrations, m'auoient donné occasion de m'imaginer que toutes
10 les choses, qui peuuent tomber sous la connoissance des hommes, s'entrefuiuent en mesme façon, & que, pouruû seulement qu'on s'abstiene d'en receuoir aucune pour vraye qui ne le soit, & qu'on garde tousiours l'ordre qu'il faut, pour les deduire les vnes des
15 autres, il n'y en peut auoir de si esloignées, ausquelles enfin on ne paruiene, ny de si cachées qu'on ne decouure. Et ie ne fus pas beaucoup en |peine de chercher par lesquelles il estoit besoin de commencer : car ie sçauois desia que c'estoit par les plus simples &
20 les plus aysées a connoistre; & considerant qu'entre tous ceux qui ont cy deuant recherché la verité dans les sciences, il n'y a eu que les seuls Mathematiciens qui ont pû trouuer quelques demonstrations, c'est a dire quelques raisons certaines & euidentes, ie ne
25 doutois point que ce ne fust par les mesmes qu'ils ont examinées; bien que ie n'en esperasse aucune autre vtilité, sinon qu'elles accoustumeroient mon esprit a se repaistre de veritez, & ne se contenter point de fausses raisons. Mais ie n'eu pas dessein, pour cela, de
30 tascher d'apprendre toutes ces sciences particulieres, qu'on nomme communement Mathematicques; &

voyant qu'encore que leurs obiets soient differens,
 elles ne laissent pas de s'accorder toutes, en ce qu'elles
 n'y considerent autre chose que les diuers rappors
 ou proportions qui s'y trouuent, ie pensay qu'il valoit
 mieux que i'examinasse seulement ces proportions en 5
 general, & sans les supposer que dans les suiets qui
 seruiroient a m'en rendre la connoissance plus aysée;
 mesme aussy sans les y astreindre aucunement, affin de
 les pouuoir d'autant mieux appliquer après a tous les
 autres ausquels elles conuiendroient. Puis, ayant pris 10
 garde que, pour les connoistre, i'aurois quelquefois
 besoin de les considerer chascune en particulier, &
 quelquefois seulement de les retenir, ou de les com-
 prendre plusieurs ensemble, ie pensay que, pour les
 considerer mieux en particulier, ie les deuois supposer 15
 en des lignes, a cause que ie ne trouuois rien de plus
 simple, ny que ie pûsse plus distinctement représenter
 a | mon imagination & a mes sens; mais que, pour les
 retenir, ou les comprendre plusieurs ensemble, il fal-
 loit que ie les expliquasse par quelques chiffres, les 20
 plus courts qu'il seroit possible; et que, par ce moyen,
 i'emprunterois tout le meilleur de l'Analyse Geome-
 trique & de l'Algebre, & corrigerois tous les defaus
 de l'une par l'autre.

Comme, en effect, i'ose dire que l'exacte obserua- 25
 tion de ce peu de preceptes que i'auois choisis, me
 donna telle facilité a demesler toutes les questions
 ausquelles ces deux sciences s'estendent, qu'en deux
 ou trois mois que i'employay a les examiner, ayant
 commencé par les plus simples & plus generales, & 30
 chascune verité que ie trouuois estant vne reigle qui me

feruoit après a en trouuer d'autres, non seulement ie
vins a bout de plusieurs que i'auois iugées autrefois
tres difficiles, mais il me sembla aussy, vers la fin, que
ie pouuois determiner, en celles mesme que i'ignorois,
5 par quels moyens, & iusques où, il estoit possible de
les refoudre. En quoy ie ne vous paroistray peutestre
pas estre fort vain, si vous considerez que, n'y ayant
qu'une verité de chascune chose, quiconque la trouue en
sçait autant qu'on en peut sçauoir; et que, par exem-
10 ple, vn enfant instruit en l'Arithmetique, ayant fait vne
addition suiuant ses reigles, se peut assurer d'auoir
trouué, touchant la somme qu'il examinait, tout ce
que l'esprit humain sçauroit trouuer. Car enfin la
Methode qui enseigne a suiure le vray ordre, & a de-
15 nombrer exactement toutes les circonstances de ce
qu'on cherche, contient tout ce qui donne de la cer-
titude aux reigles d'Arithmetique.

|Mais ce qui me contentoit le plus de cete Methode,
estoit que, par elle, i'estois assuré d'vser en tout de
20 ma raison, sinon parfaitement, au moins le mieux qui
fust en mon pouuoir; outre que ie sentoie, en la prat-
tiquant, que mon esprit s'accoustumoit peu a peu a
conceuoir plus netement & plus distinctement ses
obiets, & que, ne l'ayant point assuiettie a aucune
25 matiere particuliere, ie me promettois de l'appliquer
aussy vtilement aux difficultez des autres sciences, que
i'auois fait a celles de l'Algebre. Non que, pour cela,
i'osasse entreprendre d'abord d'examiner toutes celles
qui se presenteroient; car cela mesme eust esté con-
30 traire a l'ordre qu'elle prescrit. Mais, ayant pris garde
que leurs principes deuoient tous estre empruntez de

la Philosophie, en laquelle ie n'en trouuois point encore de certains, ie pensay qu'il falloit, auant tout, que ie taschasse d'y en establir; & que, cela estant la chose du monde la plus importante, & où la Precipitation & la Preuention estoient le plus a craindre, ie ne deuois point entreprendre d'en venir a bout, que ie n'eusse atteint vn aage bien plus meur que celuy de vingt trois ans, que i'auois alors; et que ie n'eusse, auparauant, employé beaucoup de tems a m'y preparer, tant en deracinant de mon esprit toutes les mauuaises opinions que i'y auois receuës auant ce tems là, qu'en faisant amas de plusieurs experiences, pour estre après la matiere de mes raisonnemens, & en m'exerçant tousiours en la Methode que ie m'estois prescrite, affin de m'y affermir de plus en plus.

TROISIEME
PARTIE.

Et enfin, comme ce n'est pas assez, auant de commencer a rebastir le logis ou on demeure, que de l'abattre, & de faire prouision de materiaux & d'Architectes, ou s'exercer soymesme a l'Architecture, & outre cela d'en auoir soigneusement tracé le dessein; mais qu'il faut aussy s'estre pouruû de quelque autre, où on puisse estre logé commodement pendant le tems qu'on y trauuillera; ainsi, affin que ie ne demeurasse point irresolu en mes actions, pendant que la raison m'obligerait de l'estre en mes iugemens, & que ie ne laissasse pas de viure dès lors le plus hureusement que ie pourrois, ie me formay vne morale par prouision, qui ne consistoit qu'en trois ou quatre maximes, dont ie veux bien vous faire part.

La premiere estoit d'obeir aux lois & aux coustu-

mes de mon païs, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grace d'estre instruit dès mon enfance, & me gouvernant, en toute autre chose, suiuant les opinions les plus moderées, & les plus
5 esloignées de l'excés, qui fussent communement receuës en pratique par les mieux senez de ceux avec lesquels i'aurois a viure. Car, commençant dès lors a ne conter pour rien les miens propres, a cause que ie les voulois remettre toutes a l'examen, i'estois as-
10 suré de ne pouoir mieux que de suiure celles des mieux senez. Et encore qu'il y en ait peutestre d'aussy bien senez, parmi les Perfes ou les Chinois, que parmi nous, il me sembloit que le plus vtile estoit de me régler selon ceux avec lesquels i'aurois a viure; et que,
15 pour sçauoir quelles estoient veritablement leurs opinions, ie deuois plustost prendre garde a ce qu'ils pratiquoient qu'a ce qu'ils disoient; non seulement a cause qu'en la corruption de nos mœurs il y a peu de gens qui veillent dire tout ce qu'ils croyent, mais
20 aussy a cause que plusieurs l'ignorent eux mesmes; car l'action de la pensée par laquelle on croit vne chose, estant differente de celle par laquelle on connoist qu'on la croit, elles sont souuent l'vne sans l'autre. Et entre plusieurs opinions esgalement receuës, ie ne choisissois que les plus moderées: tant a
25 cause que ce sont tousiours les plus commodes pour la pratique, & vraysemblablement les meilleures, tous excés ayant coustume d'estre mauuais; comme aussy affin de me détourner moins du vray chemin, en cas que ie faillisse, que si, ayant choisi l'vn des extremes,
30 c'eust esté l'autre qu'il eust fallu suiure. Et, particulie-

rement, ie mettois entre les excés toutes les promesses par lesquelles on retranche quelque chose de sa liberté. Non que ie desaprouuasse les lois qui, pour remedier a l'inconstance des esprits foibles, permettent, lorsqu'on a quelque bon dessein, ou mesme, pour la seureté du commerce, quelque dessein qui n'est qu'indifferent, qu'on face des vœux ou des contrats qui obligent a y perseuerer; mais a cause que ie ne voyois au monde aucune chose qui demeurast tousiours en mesme estat, & que, pour mon particulier, ie me promettois de perfectionner de plus en plus mes iugemens, & non point de les rendre pires, i'eusse pensé commettre vne grande faute contre le bon sens, si, pour ce que i'approuuois alors quelque chose, ie me fusse obligé de la prendre pour bonne encore après, lorsqu'elle auroit peuestre cessé de l'estre, ou que i'aurois cessé de l'estimer telle.

Ma seconde maxime estoit d'estre le plus ferme & le plus resolu en mes actions que ie pourrois, & de ne fuiure | pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque ie m'y ferois vne fois déterminé, que si elles eussent esté tres aslurées. Imitant en cecy les voyasgeurs qui, se trouuant esgarez en quelque forest, ne doiuent pas errer en tournoyant, tantost d'vn costé, tantost d'vn autre, ny encore moins s'arester en vne place, mais marcher tousiours le plus droit qu'ils peuuent vers vn mesme costé, & ne le changer point pour de foibles raisons, encore que ce n'ait peuestre esté au commencement que le hasard seul qui les ait determinez a le choisir : car, par ce moyen, s'ils ne vont iustement où ils desirent, ils arriueront

au moins a la fin quelque part, où vraysemblablement
 ils feront mieux que dans le milieu d'une forest. Et
 ainsi, les actions de la vie ne souffrant souuent aucun
 delay, c'est vne verité tres certaine que, lorsqu'il n'est
 5 pas en nostre pouuoir de discerner les plus vrayes
 opinions, nous deuons suiure les plus probables; et
 mesme, qu'encore que nous ne remarquions point
 dauantage de | probabilité aux vnes qu'aux autres,
 nous deuons neanmoins nous determiner a quelques
 10 vnes, & les considerer après, non plus comme dou-
 teuses, en tant qu'elles se rapportent a la prattique,
 mais comme tres vrayes & tres certaines, a cause que
 la raison qui nous y a fait determiner, se trouue telle.
 Et cecy fut capable dès lors de me deliurer de tous
 15 les repentirs & les remors, qui ont coustume d'agiter
 les consciences de ces esprits foibles & chancelans,
 qui se laissent aller inconstamment a prattiquer, comme
 bonnes, les choses qu'ils iugent après estre mau-
 uaises.

20 Ma troisieme maxime estoit de tascher tousiours
 | plutoft a me vaincre que la fortune, & a changer
 mes desirs que l'ordre du monde; et generalement,
 de m'accoustumer a croire qu'il n'y a rien qui soit
 entierement en nostre pouuoir, que nos pensées, en
 25 sorte qu'après que nous auons fait nostre mieux, tou-
 chant les choses qui nous sont exterieures, tout ce
 qui manque de nous reussir est, au regard de nous,
 absolument impossible. Et cecy seul me sembloit estre
 suffisant pour m'empescher de rien desirer a l'auenir
 30 que ie n'acquisse, & ainsi pour me rendre content.
 Car nostre volonté ne se portant naturellement a

defirer que les choses que nostre entendement luy
 represente en quelque façon comme possibles, il est
 certain que, si nous considerons tous les biens qui
 sont hors de nous comme esgalement esloignez de
 nostre pouuoir, nous n'aurons pas plus de regret de 5
 manquer de ceux qui semblent estre deus a nostre
 naissance, lorsque nous en ferons priuez sans nostre
 faute, que nous auons de ne posseder pas les royaumes
 de la Chine ou de Mexique ; & que faisant, comme on
 dit, de necessité vertu, nous ne desirerons pas dau- 10
 antage d'estre sains, estant malades, ou d'estre libres,
 estant en prison, que nous faisons maintenant d'auoir
 des cors d'vne matiere aussy peu corruptible que les
 diamans, ou des ailes pour voler comme les oiseaux.
 Mais i'auouë qu'il est besoin d'vn long exercice, & 15
 d'vne meditation souuent reïterée, pour s'accoustu-
 mer a regarder de ce biais toutes les choses ; et
 ie croy que c'est principalement en cecy que con-
 sistoit le secret de ces Philosophes, qui ont pû autre-
 fois se soustraire de l'empire de la Fortune, & malgré 20
 les douleurs & la paureté, disputer de la felicité
 avec leurs Dieux. Car s'occupant sans cesse a consi-
 derer les bornes qui leur estoient prescrites par la
 Nature, ils se persuadoient si parfaitement que rien
 n'estoit en leur pouuoir que leurs pensées, que cela 25
 seul estoit suffisant pour les empescher d'auoir au-
 cune affection pour d'autres choses ; & ils dispoient
 d'elles si absolument, qu'ils auoient en cela quelque
 raison de s'estimer plus riches, & plus puissans, &
 plus libres, & plus hureux, qu'aucun des autres 30
 hommes, qui n'ayant point cete Philosophie, tant fauo-

rifez de la Nature & de la Fortune qu'ils puiffent eſtre, ne diſpoſent iamais ainſi de tout ce qu'ils veulent.

Enfin, pour conſuſion de cete Morale, ie m'auifay de faire vne reueuë ſur les diuerſes occupations
 5 qu'ont les hommes en cete vie, pour taſcher a faire choiſ de la meilleure; & ſans que ie vueille rien dire de celles des autres, ie penſay que ie ne pouuois mieux que de continuër en celle la meſme ou ie me
 10 trouuois, c'eſt a dire, que d'employer toute ma vie a cultiuer ma raiſon, & m'auancer, autant que ie pourrois, en la connoiſſance de la verité, ſuiuſant la Methode que ie m'eſtois preſcrite. I'auois eſprouuë de ſi
 extremes contentemens, depuis que i'auois commencé a me ſeruir de cete Methode, que ie ne croyois pas
 15 qu'on en puſt receuoir de plus doux, ny de plus innocens, en cete vie; et deſcourant tous les iours par ſon moyen quelques veritez, qui me ſembloient aſſez importantes, & communement ignorées des autres hommes, la ſatiſfaction que i'en auois rem-
 20 pliffoit tellement mon eſprit que tout le reſte ne me touchoit point. Outre que les trois maximes precedentes n'eſtoient | fondées que ſur le deſſein que i'auois de continuer a m'inſtruire: car Dieu nous ayant donné a chaſcun quelque lumiere pour diſ-
 25 cerner le vray d'avec le faux, ie n'euffe pas creu me deuoir contenter des opinions d'autruy vn ſeuil moment, ſi ie ne me fuſſe propoſé d'employer mon propre iugement a les examiner, lorsqu'il ſeroit tems; et ie n'euffe ſceu m'exemter de ſcrupule, en les ſui-
 30 uant, ſi ie n'euffe eſperé de ne perdre pour cela aucune occaſion d'en trouuer de meilleures, en cas qu'il

y en eust. Et enfin ie n'eusse sceu borner mes desirs, ny estre content, si ie n'eusse fuiui vn chemin par lequel, pensant estre assuré de l'acquisition de toutes les connoissances dont ie serois capable, ie le pensois estre, par mesme moyen, de celle de tous les vrais biens qui seroient iamais en mon pouuoir; d'autant que, nostre volonté ne se portant a fuiure ny a fuir aucune chose, que selon que nostre entendement luy represente bonne ou mauuaises, il fuffit de bien iuger, pour bien faire, & de iuger le mieux qu'on puisse, pour faire aussy tout son mieux, c'est a dire, pour acquerir toutes les vertus, & ensemble tous les autres biens, qu'on puisse acquerir; & lorsqu'on est certain que cela est, on ne sçauroit manquer d'estre content.

Après m'estre ainsi assuré de ces maximes, & les auoir mises a part, avec les veritez de la foy, qui ont tousiours esté les premieres en ma creance, ie iugay que, pour tout le reste de mes opinions, ie pouuois librement entreprendre de m'en defaire. Et d'autant que i'esperois en pouuoir mieux venir a bout, en conuersant avec les hommes, qu'en demeurant plus long tems renfermé dans le poisse | ou i'auois eu toutes ces pensées, l'hyuer n'estoit pas encore bien acheué que ie me remis a voyasger. Et en toutes les neuf années suiuanes, ie ne fi autre chose que rouler çà & là dans le monde, taschant d'y estre spectateur plustost qu'acteur en toutes les Comedies qui s'y iouent; et faisant particulierement reflexion, en chasque matiere, sur ce qui la pouuoit rendre suspecte, & nous donner occasion de nous mesprendre, ie déracinois cependant de mon esprit toutes les erreurs qui s'y estoient pû

gliffer auparauant. Non que i'imitasse pour cela les Sceptiques, qui ne doutent que pour douter, & affectent d'estre tousiours irresolus : car, au contraire, tout mon dessein ne tendoit qu'a m'assurer, & a re-
5 ietter la terre mouuante & le fable, pour trouuer le roc ou l'argile. Ce qui me reussiffoit, ce me semble, assez bien, d'autant que, taschant a descourir la fausseté ou l'incertitude des propositions que i'examinois, non par de foibles coniectures, mais par des raison-
10 nemens clairs & affurez, ie n'en rencontrois point de si douteuses, que ie n'en tirasse tousiours quelque conclusion assez certaine, quand ce n'eust esté que cela mesme qu'elle ne contenoit rien de certain. Et comme en abatant vn vieux logis, on en reserue ordinai-
15 rement les demolitions, pour seruir a en bastir vn nouveau ; ainsi, en détruisant toutes celles de mes opinions que ie iugeois estre mal fondées, ie faisois diuerses obseruations, & acquerois plusieurs experiences, qui m'ont serui depuis a en establir de plus
20 certaines. Et de plus, ie continuois a m'exercer en la Methode que ie m'estois prescrite ; car, outre que i'auois soin de conduire generalement toutes mes pensées selon ses reigles, ie | me reseruois de tems en tems quelques heures, que i'employois particulie-
25 rement a la prattiquer en des difficultez de Mathematique, ou mesme aussy en quelques autres que ie pouuois rendre quasi semblables a celles des Mathematiques, en les détachant de tous les principes des autres sciences, que ie ne trouuois pas assez fermes,
30 comme vous verrés que i'ay fait en plusieurs qui sont expliquées en ce volume. Et ainsi, fans viure d'autre

façon, en apparence, que ceux qui, n'ayant aucun employ qu'a passer vne vie douce & innocente, s'estudient a separer les plaisirs des vices, & qui, pour iouir de leur loysir fans s'ennuyer, vsent de tous les diuertiffemens qui sont honnestes, ie ne laissois pas de 5
poursuiure en mon dessein, & de profiter en la connoissance de la verité, peutestre plus que si ie n'eusse fait que lire des liures, ou frequenter des gens de lettres.

Toutefois ces neuf ans s'escoulerent auant que 10
i'eusse encore pris aucun parti, touchant les difficultés qui ont coustume d'estre disputées entre les doctes, ny commencé a chercher les fondemens d'aucune Philosophie plus certaine que la vulgaire. Et l'exemple de plusieurs excelens esprits, qui, en ayant eu cy de- 15
uant le dessein, me sembloient n'y auoir pas reussi, m'y faisoit imaginer tant de difficulté, que ie n'eusse peutestre pas encore siftoft osé l'entreprendre, si ie n'eusse vû que quelques vns faisoient desia courre le bruit que i'en estois venu a bout. Je ne sçauois pas dire 20
sur quoy ils fondoient cete opinion; & si i'y ay contribué quelque chose par mes discours, ce doit auoir esté en confessant plus ingenuëment ce que i'ignorois, que n'ont coustume de faire ceux qui ont vn | peu 25
estudié, & peutestre aussy en faisant voir les raisons que i'auois de douter de beaucoup de choses que les autres estiment certaines, plutost qu'en me vantant d'aucune doctrine. Mais ayant le cœur assez bon pour ne vouloir point qu'on me prist pour autre que ie n'estois, ie pensay qu'il falloit que ie taschasse, par 30
tous moyens, a me rendre digne de la reputation

qu'on me donnoit ; et il y a iustement huit ans, que ce desir me fit resoudre a m'esloigner de tous les lieux ou ie pouuois auoir des connoissances, & a me retirer icy, en vn païs où la longue durée de la guerre
 5 a fait establir de tels ordres, que les armées qu'on y entretient ne semblent seruir qu'a faire qu'on y iouisse des fruits de la paix avec d'autant plus de feureté, & où parmi la foule d'un grand peuple fort actif, & plus soigneux de ses propres affaires, que
 10 curieux de celles d'autrui, sans manquer d'aucune des commoditez qui sont dans les villes les plus frequentées, i'ay pû viure aussy solitaire & retiré que dans les desers les plus escartez.

Le ne sçay si ie dooy vous entretenir des premieres
 15 meditations que i'y ay faites ; car elles sont si Metaphysiques & si peu communes, qu'elles ne seront peutestre pas au goust de tout le monde. Et toutefois, affin qu'on puisse iuger si les fondemens que i'ay pris sont assez fermes, ie me trouue en quelque façon contraint d'en parler. L'auois dés long temps remarqué
 20 que, pour les meurs, il est besoin quelquefois de suiure des opinions qu'on sçait estre fort incertaines, tout de mesme que si elles estoient indubitables, ainsi qu'il a esté dit cy-dessus ; mais, pourcequ'alors ie desirois
 25 vacquer seulement a la recherche de la verité, ie pensay qu'il falloit que ie fisse tout le contraire, & que ie reiettafle, comme absolument faux, tout ce en quoy ie pourrois imaginer le moindre doute, affin de voir s'il ne resteroit point, apres cela, quelque chose en
 30 ma creance, qui fust entierement indubitable. Ainsi, a

QUATRIESME
 PARTIE.

cause que nos sens nous trompent quelquefois, ie
 voulû supposer qu'il n'y auoit aucune chose qui fust
 telle qu'ils nous la font imaginer. Et pourcequ'il y a
 des hommes qui se méprenent en raisonnant, mesme
 touchant les plus simples matieres de Geometrie, & y 5
 font des Paralogismes, iugeant que i'estois fuiet a fail-
 lir, autant qu'aucun autre, ie reiettay comme fausses
 toutes les raisons que i'auois prises auparauant pour
 Demonstrations. Et enfin, considerant que toutes les
 mesmes pensées, que nous auons estant esueillez, nous 10
 peuuent aussy venir, quand nous dormons, sans qu'il y
 en ait aucune, pour lors, qui soit vraye, ie me resolu
 de feindre que toutes les choses qui m'estoient iamais
 entrées en l'esprit, n'estoient non plus vrayes que les
 illusions de mes songes. Mais, aussitost après, ie pris 15
 garde que, pendant que ie voulois ainsi penser que tout
 estoit faux, il falloit necessairement que moy, qui le
 pensois, fusse quelque chose. Et remarquant que cete
 verité : *ie pense, donc ie suis*, estoit si ferme & si assurée,
 que toutes les plus extrauagantes suppositions des 20
 Sceptiques n'estoient pas capables de l'esbranler, ie
 iugay que ie pouuois la receuoir, sans scrupule, pour le
 premier principe de la Philosophie, que ie cherchois.

Puis, examinant avec attention ce que i'estois, &
 voyant que ie pouuois feindre que ie n'auois aucun 25
 cors, & qu'il n'y auoit aucun monde, ny aucun lieu ou
 ie fusse ; | mais que ie ne pouuois pas feindre, pour
 cela, que ie n'estois point ; & qu'au contraire, de cela
 mesme que ie pensois a douter de la verité des autres
 choses, il suiuoit tres euidenment & tres certai- 30
 nement que i'estois ; au lieu que, si i'eusse seulement

cessé de penser, encore que tout le reste de ce que
 i'auois iamais imaginé, eust esté vray, ie n'auois au-
 cune raison de croire que i'eusse esté : ie connû de la
 que i'estois vne substance dont toute l'essence ou la
 5 nature n'est que de penser, & qui, pour estre, n'a be-
 soin d'aucun lieu, ny ne depend d'aucune chose mate-
 rielle. En sorte que ce Moy, c'est a dire, l'Ame par
 laquelle ie suis ce que ie suis, est entierement distincte
 du cors, & mesme qu'elle est plus aisée a connoistre
 10 que luy, & qu'encore qu'il ne fust point, elle ne lair-
 roit pas d'estre tout ce qu'elle est.

Aprés cela, ie consideray en general ce qui est
 requis a vne proposition pour estre vraye & certaine ;
 car, puisque ie venois d'en trouuer vne que ie sçauois
 15 estre telle, ie pensay que ie deuois aussy sçauoir en
 quoy consiste cete certitude. Et ayant remarqué qu'il
 n'y a rien du tout en cecy : *ie pense, donc ie suis*, qui
 m'affure que ie dis la verité, sinon que ie voy tres
 clairement que, pour penser, il faut estre : ie iugay
 20 que ie pouuois prendre pour reigle generale, que les
 choses que nous conceuons fort clairement & fort
 distinctement, sont toutes vrayes ; mais qu'il y a feu-
 lement quelque difficulté a bien remarquer quelles
 sont celles que nous conceuons distinctement.

En suite de quoy, faisant reflexion sur ce que ie
 doutois, & que, par consequent, mon estre n'estoit pas
 tout parfait, car ie voyois clairement que c'estoit
 vne plus | grande perfection de connoistre que de
 douter, ie m'auisay de chercher d'où i'auois appris
 30 a penser a quelque chose de plus parfait que ie
 n'estois ; & ie connu euidenment que ce deuoit estre

de quelque nature qui fust en effect plus parfaite. Pour ce qui est des pensées que i'auois de plusieurs autres choses hors de moy, comme du ciel, de la terre, de la lumiere, de la chaleur, & de milles autres, ie n'estois point tant en peine de sçauoir d'où elles venoient, a cause que, ne remarquant rien en elles qui me semblaist les rendre superieures a moy, ie pouuois croire que, si elles estoient vrayes, c'estoient des dependances de ma nature, en tant qu'elle auoit quelque perfection; & si elles ne l'estoient pas, que ie les tenois du neant, c'est a dire, qu'elles estoient en moy, pourceque i'auois du defaut. Mais ce ne pouuoit estre le mesme de l'idée d'vn estre plus parfait que le mien : car, de la tenir du neant, c'estoit chose manifestement impossible; et pourcequ'il n'y a pas moins de repugnance que le plus parfait soit vne suite & vne dependance du moins parfait, qu'il y en a que de rien procede quelque chose, ie ne la pouuois tenir non plus de moy mesme. De façon qu'il restoit qu'elle eust esté mise en moy par vne nature qui fust veritablement plus parfaite que ie n'estois, & mesme qui eust en soy toutes les perfections dont ie pouuois auoir quelque idée, c'est a dire, pour m'expliquer en vn mot, qui fust Dieu. A quoy i'adioustay que, puisque ie connoissois quelques perfections que ie n'auois point, ie n'estois pas le seul estre qui existast (i'vseray, s'il vous plaist, icy librement des mots de l'Eschole), mais qu'il falloit, de necessité, qu'il y en eust quelque autre plus parfait, duquel ie dependisse, & duquel i'eusse acquis tout ce que i'auois. Car, si i'eusse esté seul & independant de tout autre, en sorte que i'eusse eu,

de moy mesme, tout ce peu que ie participois de l'estre parfait, i'eusse pû auoir de moy, par mesme raison, tout le surplus que ie connoissois me manquer, & ainsi estre moy mesme infini, eternal, immuable, tout
5 connoissant, tout puissant, & enfin auoir toutes les perfections que ie pouuois remarquer estre en Dieu. Car, suiuant les raisonnemens que ie viens de faire, pour connoistre la nature de Dieu, autant que la miene en estoit capable, ie n'auois qu'a considerer de
10 toutes les choses dont ie trouuois en moy quelque idée, si c'estoit perfection, ou non, de les posseder, & i'estois assuré qu'aucune de celles qui marquoient quelque imperfection, n'estoit en luy, mais que toutes les autres y estoient. Comme ie voyois que le doute,
15 l'inconstance, la tristesse, & choses semblables, n'y pouuoient estre, vû que i'eusse esté moy mesme bien ayse d'en estre exempt. Puis, outre cela, i'auois des idées de plusieurs choses sensibles & corporelles : car, quoy que ie supposasse que ie refusois, & que tout
20 ce que ie voyois ou imaginois estoit faux, ie ne pouuois nier toutefois que les idées n'en fussent veritablement en ma pensée ; mais pourceque i'auois desia connu en moy tres clairement que la nature intelligente est distincte de la corporelle, considerant que
25 toute composition tesmoigne de la dependance, & que la dependance est manifestement vn defect, ie iugeois de la, que ce ne pouuoit estre vne perfection en Dieu d'estre composé de ces deux natures, & que, par consequent, il ne l'estoit pas ; mais que, s'il y auoit
30 | quelques cors dans le monde, ou bien quelques intelligences, ou autres natures, qui ne fussent point toutes

parfaites, leur estre deuoit dependre de sa puissance, en telle sorte qu'elles ne pouuoient subsister sans luy vn seul moment.

Le voulu chercher, après cela, d'autres veritez, & m'estant proposé l'obiet des Geometres, que ie conceuois comme vn cors continu, ou vn espace indefiniment estendu en longueur, largeur, & hauteur ou profondeur, diuisible en diuerses parties, qui pouuoient auoir diuerses figures & grandeurs, & estre meües ou transposées en toutes sortes, car les Geometres supposent tout cela en leur obiet, ie parcouru quelques vnies de leurs plus simples demonstrations. Et ayant pris garde que cete grande certitude, que tout le monde leur attribuë, n'est fondée que sur ce qu'on les conçoit euidenment, suiuant la reigle que i'ay tantost dite, ie pris garde aussy qu'il n'y auoit rien du tout en elles qui m'assurast de l'existence de leur obiet. Car, par exemple, ie voyois bien que, supposant vn triangle, il falloit que ses trois angles fussent esgaux a deux droits; mais ie ne voyois rien pour cela qui m'assurast qu'il y eust au monde aucun triangle. Au lieu que, reuenant a examiner l'idée que i'auois d'vn Estre parfait, ie trouuois que l'existence y estoit comprise, en mesme façon qu'il est compris en celle d'vn triangle que ses trois angles sont esgaux a deux droits, ou en celle d'vne sphere que toutes ses parties sont esgalement distantes de son centre, ou mesme encore plus euidenment; et que, par consequent, il est pour le moins aussy certain, que Dieu, qui est cet Estre parfait, est ou existe, qu'aucune demonstration de Geometrie le scauroit estre.

Mais ce qui fait qu'il y en a plusieurs qui se per-
 suadent qu'il y a de la difficulté a le connoistre, &
 mesme aussy a connoistre ce que c'est que leur ame,
 c'est qu'ils n'esleuent iamais leur esprit au dela des
 5 choses sensibles, & qu'ils sont tellement accoustumez
 a ne rien considerer qu'en l'imaginant, qui est vne
 façon de penser particuliere pour les choses mate-
 rielles, que tout ce qui n'est pas imaginable, leur
 semble n'estre pas intelligible. Ce qui est assez mani-
 10 feste de ce que mesme les Philosophes tienent pour
 maxime, dans les Escholes, qu'il n'y a rien dans l'en-
 tendement qui n'ait premierement esté dans le sens,
 où toutefois il est certain que les idées de Dieu & de
 l'ame n'ont iamais esté. Et il me semble que ceux qui
 15 veulent vser de leur imagination, pour les com-
 prendre, sont tout de mesme que si, pour ouïr les sons,
 ou sentir les odeurs, ils se vouloient seruir de leurs
 yeux : sinon qu'il y a encore cete difference, que le
 sens de la veüe ne nous assure pas moins de la verité
 20 de ses obiets, que sont ceux de l'odorat ou de l'ouye ;
 au lieu que ny nostre imagination ny nos sens ne
 nous scauroient iamais assurer d'aucune chose, si
 nostre entendement n'y interuient.

Enfin, s'il y a encore des hommes qui ne soient pas
 25 assez persuadez de l'existence de Dieu & de leur ame,
 par les raisons que i'ay apportées, ie veux bien qu'ils
 sçachent que toutes les autres choses, dont ils se pen-
 sent peut estre plus assurez, comme d'auoir vn cors, &
 qu'il y a des astres & vne terre, & choses semblables,
 30 sont moins certaines. Car, encore qu'on ait vne affu-
 rance morale de ces choses, qui est telle, qu'il semble

qu'a moins que d'estre extrauagant, on n'en peut douter, toutefois aussy, a moins que d'estre déraisonnable, lorsqu'il est question d'une certitude metaphysique, on ne peut nier que ce ne soit assés de suiet, pour n'en estre pas entierement assuré, que d'auoir pris garde qu'on peut, en mesme façon, s'imaginer, estant endormi, qu'on a vn autre cors, & qu'on voit d'autres astres, & vne autre terre, sans qu'il en soit rien. Car d'où sçait on que les pensées qui viennent en songe sont plustost fausses que les autres, vû que souuent elles ne sont pas moins viues & expresses? Et que les meilleurs esprits y estudiant, tant qu'il leur plaira, ie ne croy pas qu'ils puissent donner aucune raison qui soit suffisante pour oster ce doute, s'ils ne presuppisent l'existence de Dieu. Car, premiere-ment, cela mesme que i'ay tantost pris pour vne reigle, a sçauoir que les choses que nous conceuons tres clairement & tres distinctement, sont toutes vrayes, n'est assuré qu'a cause que Dieu est ou existe, & qu'il est vn estre parfait, & que tout ce qui est en nous vient de luy. D'où il suit que nos idées ou notions, estant des choses reelles, & qui viennent de Dieu, en tout ce en quoy elles sont claires & distinctes, ne peuuent en cela estre que vrayes. En sorte que, si nous en auons assez souuent qui contiennent de la fausseté, ce ne peut estre que de celles, qui ont quelque chose de confus & obscur, a cause qu'en cela elles participent du neant, c'est a dire, qu'elles ne sont en nous ainsi confuses, qu'a cause que nous ne sommes pas tous parfaits. Et il est euident qu'il n'y a pas moins de repugnance que la fausseté ou l'imper-

fection procede de Dieu, en tant que telle, qu'il | y en
 a, que la verité ou la perfection procede du neant.
 Mais si nous ne sçauions point que tout ce qui est
 en nous de reel & de vray, vient d'vn estre parfait
 5 & infini, pour claires & distinctes que fussent nos
 idées, nous n'aurions aucune raison qui nous assurast,
 qu'elles eussent la perfection d'estre vrayes.

Or, après que la connoissance de Dieu & de l'ame
 nous a ainsi rendus certains de cete regle, il est bien
 10 ayfé a connoistre que les resueries que nous imagi-
 nons estant endormis, ne doiuent aucunement nous
 faire douter de la verité des pensées que nous auons
 estant esueillez. Car, s'il arriuoit, mesme en dormant,
 qu'on eust quelque idée fort distincte, comme, par
 15 exemple, qu'vn Geometre inuentaist quelque nouvelle
 demonstration, son sommeil ne l'empescheroit pas
 d'estre vraye. Et pour l'erreur la plus ordinaire de
 nos songes, qui consiste en ce qu'ils nous represen-
 tent diuers obiets en mesme façon que font nos sens
 20 exterieurs, n'importe pas qu'elle nous donne occasion
 de nous deffier de la verité de telles idées, a cause
 qu'elles peuuent aussy nous tromper assez souuent,
 sans que nous dormions : comme lorsque ceux qui
 ont la iaunisse voyent tout de couleur iaune, ou que
 25 les astres ou autres cors fort esloignez nous paroissent
 beaucoup plus petits qu'ils ne sont. Car enfin, soit
 que nous veillions, soit que nous dormions, nous ne
 nous deuons iamais laisser persuader qu'a l'euidence
 de nostre raison. Et il est a remarquer que ie dis, de
 30 nostre raison, & non point, de nostre imagination ny
 de nos sens. Comme, encore que nous voyons le so-

leil tres clairement, nous ne devons pas iuger pour cela qu'il ne soit que de la grandeur que nous le voyons; et nous pouons bien imaginer distinctement vne teste de lion entée sur le cors d'une cheure, fans qu'il faille conclure, pour cela, qu'il y ait au monde vne Chimere : car la raison ne nous dicte point que ce que nous voyons ou imaginons ainsi soit veritable. Mais elle nous dicte bien que toutes nos idées ou notions doiuent auoir quelque fondement de verité; car il ne seroit pas possible que Dieu, qui est tout parfait & tout veritable les eust mises en nous sans cela. Et pourceque nos raisonnemens ne font iamais si euidens ny si entiers pendant le sommeil que pendant la veille, bien que quelquefois nos imaginations soient alors autant ou plus viues & expressees, elle nous dicte ausly que nos pensées ne pouuant estre toutes vraies, a cause que nous ne sommes pas tous-parfaits, ce qu'elles ont de verité doit infalliblement se rencontrer en celles que nous auons estant esueillez, plutost qu'en nos songes.

CINQUIESME
PARTIE.

Le serois bien ayse de poursuiure, & de faire voir icy toute la chaisne des autres veritez que j'ay deduites de ces premieres. Mais, a cause que, pour cet effect, il seroit maintenant besoin que ie parlasse de plusieurs questions, qui sont en controuerse entre les doctes, avec lesquels ie ne desire point me brouiller, ie croy qu'il fera mieux que ie m'en abstiene, & que ie die seulement en general quelles elles sont, affin de laisser iuger aux plus sages, s'il seroit vtile que le public en fust plus particulierement informé. le suis

toufiours demeuré ferme en la refolution que i'auois
 prife, de ne fuppofer aucun autre principe, que celuy
 dont ie vien de me feruir pour demonftrer l'exiftence
 de Dieu & de l'ame, & de ne receuoir | aucune chofe
 5 pour vraye, qui ne me femblaft plus claire & plus cer-
 taine que n'auoient fait auparauant les demonftra-
 tions des Geometres. Et neantmoins, i'ofe dire que,
 non feulement i'ay trouué moyen de me fatisfaire en
 peu de tems, touchant toutes les principales diffi-
 10 cultez dont on a couftume de traiter en la Philofo-
 phie, mais aufly, que i'ay remarqué certaines loix,
 que Dieu a tellement eftablies en la nature, & dont il
 a imprimé de telles notions en nos ames, qu'après y
 auoir fait affez de reflexion, nous ne fçaurions douter
 15 qu'elles ne foient exactement obseruées, en tout ce
 qui eft ou qui fe fait dans le monde. Puis en confi-
 derant la fuite de ces loix, il me femble auoir defcou-
 uert plusieurs veritez plus vtiles & plus importantes,
 que tout ce que i'auois appris auparauant, ou mefme
 20 efpéré d'apprendre.

Mais pourceque i'ay tafché d'en expliquer les prin-
 cipales dans vn Traité, que quelques confiderations
 m'empeschent de publier, ie ne les fçauois mieux
 faire connoiftre, qu'en difant icy fommairement ce
 25 qu'il contient. I'ay eu deffein d'y comprendre tout ce
 que ie penfois fçauoir, auant que de l'efcrire, touchant
 la Nature des chofes Materielles. Mais, tout de mefme
 que les peintres, ne pouuant efgalement bien repre-
 fenter dans vn tableau plat toutes les diuerfes faces
 30 d'vn cors folide, en choiffent vne des principales
 qu'ils mettent feule vers le iour, & ombrageant les

autres, ne les font paroître, qu'en tant qu'on les peut
 voir en la regardant : ainſi, craignant de ne pouuoir
 mettre en mon diſcours tout ce que i'auois en la
 penſée, i'entrepris ſeulement d'y expoſer bien ample-
 ment ce que ie conceuois de la Lumiere; puis, a ſon 5
 occaſion, d'y adiouſter quelque choſe du Soleil & des
 Eſtoiles fixes, a cauſe qu'elle en procede preſque
 toute; des Cieux, a cauſe qu'ils la tranſmettent; des
 Planetes, des Cometes, & de la Terre, a cauſe qu'elles
 la font refleſchir; & en particulier de tous les Cors 10
 qui ſont ſur la terre, a cauſe qu'ils ſont ou colorez,
 ou transparens, ou lumineux; & enfin de l'Homme, a
 cauſe qu'il en eſt le ſpectateur. Meſme, pour ombrager
 vn peu toutes ces choſes, & pouuoir dire plus libre-
 ment ce que i'en iugeois, ſans eſtre obligé de ſuiure 15
 ny de refuter les opinions qui ſont receuës entre les
 doctes, ie me reſolu de laiſſer tout ce Monde icy a
 leurs diſputes, & de parler ſeulement de ce qui arri-
 ueroit dans vn nouueau, ſi Dieu croit maintenant
 quelque part, dans les Eſpaces Imaginaires, aſſez de 20
 matiere pour le compoſer, & qu'il agitaſt diuerſement
 & ſans ordre les diuerſes parties de cete matiere, en
 forte qu'il en compoſaſt vn Chaos auſſy confus que
 les Poetes en peuſſent ſeindre, & que, par apres, il ne
 fiſt autre choſe que preſter ſon concours ordinaire a 25
 la Nature, & la laiſſer agir ſuiuant les Loix qu'il a
 eſtablies. Ainſi, premierement, ie deſcriuis cete Ma-
 tiere, & taſchay de la representer telle qu'il n'y a rien
 au monde, ce me ſemble, de plus clair ny plus in-
 telligible, excepté ce qui a tantost eſté dit de Dieu & 30
 de l'ame : car meſme ie ſuppoſay, expreſſement, qu'il

n'y auoit en elle aucune de ces Formes ou Qualitez dont on dispute dans les Escholes, ny generalement aucune chose, dont la connoissance ne fust si naturelle a nos ames, qu'on ne pust pas mesme feindre
5 de l'ignorer. De plus, ie fis voir quelles estoient les Loix de la Nature; et sans appuier mes raisons sur aucun autre principe, que sur | les perfections infinies de Dieu, ie taschay a demonstrier toutes celles dont on eust pu auoir quelque doute, & a faire voir
10 qu'elles sont telles, qu'encore que Dieu auroit creé plusieurs mondes, il n'y en sçauroit auoir aucun, où elles manquassent d'estre obseruées. Apres cela, ie monstray comment la plus grande part de la matiere de ce Chaos deuoit, en suite de ces loix, se dis-
15 poser & s'arrenger d'vne certaine façon qui la rendoit semblable a nos Cieux; comment, cependant, quelques vnes de ses parties deuoient composer vne Terre, & quelques vnes des Planetes & des Cometes, & quelques autres vn Soleil & des Estoiles fixes. Et
20 icy, m'estendant sur le suiet de la lumiere, i'expliquay bien au long quelle estoit celle qui se deuoit trouuer dans le Soleil & les Estoiles, & comment de la elle trauerroit en vn instant les immenses espaces des cieux, & comment elle se resleschiffoit des Planetes
25 & des Cometes vers la Terre. I'y adioustay aussy plusieurs choses, touchant la substance, la situation, les mouuemens & toutes les diuerses qualitez de ces Cieux & de ces Astres; en sorte que ie pensois en dire assez, pour faire connoistre qu'il ne se remarque rien
30 en ceux de ce monde, qui ne deust, ou du moins qui ne püst, paroistre tout semblable en ceux du monde

que ie descriuois. De là ie vins a parler particuliere-
 ment de la Terre : comment, encore que i'eusse ex-
 pressément supposé que Dieu n'auoit mis aucune
 pesanteur en la matiere dont elle estoit composée,
 toutes ses parties ne laissoient pas de tendre exacte- 5
 ment vers son centre ; comment, y ayant de l'eau &
 de l'air sur sa superficie, la disposition des cieux &
 des astres, principalement de la Lune, | y deuoit causer
 vn flus & reflux, qui fust semblable, en toutes ses cir-
 constances, a celuy qui se remarque dans nos mers ; 10
 & outre cela vn certain cours, tant de l'eau que de
 l'air, du leuant vers le couchant, tel qu'on le remarque
 aussy entre les Tropiques ; comment les montaignes,
 les mers, les fontaines & les riuieres pouuoient na- 15
 turellement s'y former, & les metaux y venir dans
 les mines, & les plantes y croistre dans les campai-
 gnes, & generalement tous les cors qu'on nomme
 meslez ou composez s'y engendrer. Et entre autres
 choses, a cause qu'après les astres ie ne connois rien 20
 au monde que le feu qui produise de la lumiere, ie
 m'estudiay a faire entendre bien clairement tout ce
 qui appartient a sa nature, comment il se fait, com-
 ment il se nourrit ; comment il n'a quelquefois que
 de la chaleur sans lumiere, & quelquefois de la lu-
 miere sans chaleur ; comment il peut introduire di- 25
 uerses couleurs en diuers cors, & diuerses autres
 qualitez ; comment il en fond quelques vns, & en dur-
 cit d'autres ; comment il les peut consumer presque
 tous, ou conuertir en cendres & en fumée ; et enfin,
 comment de ces cendres, par la seule violence de son 30
 action, il forme du verre : car cete transmutation de

cendres en verre me semblant estre aussy admirable qu'aucune autre qui se face en la nature, ie pris particulièrement plaisir a la descrire.

Toutefois ie ne voulois pas inferer de toutes ces
 5 choses, que ce monde ait esté créé en la façon que ie propofois ; car il est bien plus vraysemblable que, dés le commencement, Dieu l'a rendu tel qu'il devoit estre. Mais il est certain, & c'est vne opinion communement receuë | entre les Theologiens, que l'action,
 10 par laquelle maintenant il le conserue, est toute la mesme que celle par laquelle il l'a créé ; de façon qu'encore qu'il ne lui auroit point donné, au commencement, d'autre forme que celle du Chaos, pouruû qu'ayant establi les Loix de la Nature, il luy prestaft
 15 son concours, pour agir ainsi qu'elle a de coustume, on peut croyre, sans faire tort au miracle de la creation, que par cela seul toutes les choses qui sont purement materielles auroient pû, avec le tems, s'y rendre telles que nous les voyons a present. Et leur
 20 nature est bien plus aysee a conceuoir, lorsqu'on les voit naistre peu a peu en cete sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

De la description des cors inanimez & des plantes, ie passay a celle des animaux & particulièrement a
 25 celle des hommes. Mais, pourceque ie n'en auois pas encore assez de connoissance, pour en parler du mesme style que du reste, c'est a dire, en demonstrent les effets par les causes, & faisant voir de quelles semences, & en quelle façon, la Nature les doit produire, ie me contentay de supposer que Dieu formaft
 30 le cors d'un homme, entierement semblable a

l'un des nostres, tant en la figure extérieure de ses membres qu'en la conformation intérieure de ses organes, sans le composer d'autre matière que de celle que j'avois descrite, & sans mettre en luy, au commencement, aucune ame raisonnable, ny aucune autre chose pour y servir d'ame végétante ou sensitive, sinon qu'il excitaît en son cœur un de ces feux sans lumière, que j'avois desjà expliqués, & que ie ne concevois point d'autre nature que celui qui échauffe le foin, | lorsqu'on l'a renfermé avant qu'il fust sec, ou qui fait bouillir les vins nouveaux, lorsqu'on les laisse cuire sur la rape. Car examinant les fonctions, qui pouvoient en suite de cela estre en ce cors, j'y trouvois exactement toutes celles qui peuvent estre en nous sans que nous y pensions, ny par conséquent que nostre ame, c'est à dire, cete partie distincte du cors dont il a esté dit cy dessus que la nature n'est que de penser, y contribuë, & qui sont toutes les mesmes en quoy on peut dire que les animaux sans raison nous ressemblent : sans que j'y en eusse pour cela trouver aucune, de celles qui, estant dépendantes de la pensée, sont les seules qui nous appartiennent en tant qu'hommes, au lieu que ie les y trouvois par après, ayant supposé que Dieu creast une ame raisonnable, & qu'il la joignist à ce cors en certaine façon que ie descriuois.

Mais, afin qu'on puisse voir en quelle sorte j'y traitois cete matière, ie veux mettre icy l'explication du Mouvement du Cœur & des Arteres, qui estant le premier & le plus general qu'on observe dans les animaux, on jugera facilement de luy ce qu'on doit

penser de tous les autres. Et affin qu'on ait moins de
 difficulté a entendre ce que i'en diray, ie voudrois que
 ceux qui ne sont point versez en l'Anatomie prissent
 la peine, auant que de lire cecy, de faire couper de-
 5 uant eux le cœur de quelque grand animal qui ait
 des poumons, car il est en tous assez semblable a
 celuy de l'homme, & qu'ils se fissent montrer les
 deux chambres ou concaitez qui y sont. Premie-
 rement, celle qui est dans son costé droit, a laquelle
 10 respondent deux tuyaux fort larges : a sçauoir la
 vene |caue, qui est le principal receptable du sang,
 & comme le tronc de l'arbre dont toutes les autres
 venes du cors sont les branches, & la vene arte-
 riuse, qui a esté ainsi mal nommée, pourceque c'est
 15 en effect vne artere, laquelle prenant son origine du
 cœur, se diuise, après en estre sortie, en plusieurs
 branches qui se vont respandre partout dans les pou-
 mons. Puis, celle qui est dans son costé gauche, a
 laquelle respondent en mesme façon deux tuyaux,
 20 qui sont autant ou plus larges que les precedens : a
 sçauoir l'artere veneuse, qui a esté aussy mal nommée,
 a cause qu'elle n'est autre chose qu'une vene, laquelle
 vient des poumons, ou elle est diuisée en plusieurs
 branches, entrelacées avec celles de la vene arte-
 25 riuse, & celles de ce conduit qu'on nomme le sifflet,
 par où entre l'air de la respiration ; & la grande ar-
 tere, qui, sortant du cœur, enuoye ses branches par
 tout le cors. Ie voudrois aussy qu'on leur monstast
 soigneusement les onze petites peaux, qui, comme
 30 autant de petites portes, ouurent & ferment les quatre
 ouuertures qui sont en ces deux concaitez : a sça-

uoir, trois a l'entrée de la vene caue, où elles font
tellement disposées, qu'elles ne peuuent aucunement
empesché que le sang qu'elle contient ne coule dans
la concauité droite du cœur, & toutefois empeschent
exactement qu'il n'en puisse sortir ; trois a l'entrée 5
de la vene arterieuse, qui, estant disposées tout au con-
traire, permettent bien au sang, qui est dans cete con-
cauité, de passer dans les poumons, mais non pas a
celuy qui est dans les poumons d'y retourner ; & ainsi
deux autres a l'entrée de l'artere veneuse, qui laissent 10
couler le sang des poumons vers la concauité | gauche
du cœur, mais s'opposent a son retour ; & trois a
l'entrée de la grande artere, qui luy permettent de
sortir du cœur, mais l'empeschent d'y retourner. Et
il n'est point besoin de chercher d'autre raison du 15
nombre de ces peaux, sinon que l'ouuerture de l'ar-
tere veneuse, estant en ouale a cause du lieu ou elle
se rencontre, peut estre commodement fermée avec
deux, au lieu que les autres, estant rondes, le peuuent
mieux estre avec trois. De plus, ie voudrois qu'on leur 20
fist considerer que la grande artere & la vene arte-
rieuse sont d'une composition beaucoup plus dure &
plus ferme, que ne sont l'artere veneuse & la vene
caue ; & que ces deux derniers s'eslargissent auant
que d'entrer dans le cœur, & y font comme deux 25
bourses, nommées les oreilles du cœur, qui sont com-
posées d'une chair semblable à la siene ; et qu'il y a
toujours plus de chaleur dans le cœur, qu'en aucun
autre endroit du cors ; et enfin, que cete chaleur est
capable de faire que, s'il entre quelque goutte de 30
sang en ses concauitez, elle s'enfle promptement & se

dilate, ainsi que font generalement toutes les liqueurs, lorsqu'on les laisse tomber goutte a goutte en quelque vaisseau qui est fort chaud.

Car, après cela, ie n'ay besoin de dire autre chose,
 5 pour expliquer le mouuement du cœur, sinon que, lorsque ses concaitez ne sont pas pleines de sang, il y en coule necessairement de la vene caue dans la droite, & de l'artere veneuse dans la gauche ; d'autant que ces deux vaisseaux en sont tousiours pleins,
 10 & que leurs ouuertes, qui regardent vers le cœur, ne peuuent alors estre bouchées ; mais que, sitost qu'il est entré ainsi deux gouttes de sang, | vne en chacune de ses concaitez, ces gouttes, qui ne peuuent estre que fort grosses, a cause que les ouuertes par où elles entrent font fort larges, & les vaisseaux d'où elles viennent
 15 fort pleins de sang, se rarefient & se dilatent, a cause de la chaleur qu'elles y trouuent, au moyen de quoy, faisant enfler tout le cœur, elles pouffent & ferment les cinq petites portes, qui sont aux entrées des deux
 20 vaisseaux d'où elles viennent, empeschant ainsi qu'il ne descende dauantage de sang dans le cœur ; et continuant a se rarefier de plus en plus, elles pouffent & ouurent les six autres petites portes, qui sont aux entrées des deux autres vaisseaux par où elles sortent,
 25 faisant enfler par ce moyen toutes les branches de la vene arterieuse & de la grande artere, quasi au mesme instant que le cœur ; lequel, incontinent après, se desenfle, comme font aussy ces arteres, a cause que le sang qui y est entré s'y refroidist, & leurs six petites
 30 portes se referment, & les cinq de la vene caue & de l'artere veneuse se rouurent, & donnent passage a

deux autres gouttes de fang, qui font derechef enfler le cœur & les arteres, tout de meſme que les precedentes. Et pourceque le fang, qui entre ainſi dans ce cœur, paſſe par ces deux bourſes qu'on nomme ſes oreilles, de là vient que leur mouuement eſt contraire 5
 au ſien, & qu'elles deſenſlent, lorsqu'il s'enfle. Au reſte, afin que ceux qui ne connoiſſent pas la force des demonſtrations Mathematiques, & ne ſont pas accoutumez a diſtinguer les vrayes raiſons des vray- 10
 ſemblables, ne ſe haſardent pas de nier cecy ſans l'examiner, ie les veux auertir que ce mouuement, que ie vien d'expliquer, ſuit auſſy neceſſairement de la ſeule diſpoſition des | organes qu'on peut voir a l'œil dans le cœur, & de la chaleur qu'on y peut ſentir 15
 avec les doigts, & de la nature du fang qu'on peut connoiſtre par experience, que fait celuy d'un horologe, de la force, de la ſituation, & de la figure de ſes contrepois & de ſes rouës.

Mais ſi on demande comment le fang des venes ne s'eſpuiſe point, en coulant ainſi continuellement dans 20
 le cœur, & comment les arteres n'en ſont point trop remplies, puisque tout celuy qui paſſe par le cœur s'y va rendre, ie n'ay pas beſoin d'y reſpondre autre choſe, que ce qui a deſia eſté eſcrit par vn medecin 25
 d'Angleterre, auquel il faut donner la louange d'auoir rompu la glace en cét endroit, & d'eſtre le premier qui a enſeigné qu'il y a pluſieurs petits paſſages aux extremitez des arteres, par où le fang qu'elles re- 30
 çoiuent du cœur entre dans les petites branches des venes, d'où il ſe va rendre derechef vers le cœur, en forte que ſon cours n'eſt autre choſe qu'une circula-

tion perpetuelle. Ce qu'il prouue fort bien, par l'ex-
periance ordinaire des chirurgiens, qui ayant lié le
bras mediocrement fort, au deffus de l'endroit où ils
ouurent la vene, font que le fang en fort plus abon-
5 damment que s'ils ne l'auoient point lié. Et il arriue-
roit tout le contraire, s'ils le lioient au deffous, entre
la main & l'ouuerture, ou bien, qu'ils le liaffent tres
fort au-deffus. Car il est manifeste que le lien medio-
crement ferré, pouuant empescher que le fang qui est
10 defia dans le bras ne retourne vers le cœur par les
venes, n'empesche pas pour cela qu'il n'y en viene
toufiours de nouveau par les arteres, a cause qu'elles
font situées au deffous des venes, & que leurs peaux,
estant plus dures, font|moins ayfées a presser, & auffy
15 que le fang qui vient du cœur tend avec plus de force
a passer par elles vers la main, qu'il ne fait a retourner
de là vers le cœur par les venes. Et puisque ce fang
fort du bras par l'ouuerture qui est en l'vne des venes,
il doit necessairement y auoir quelques passages au-
20 deffous du lien, c'est a dire vers les extremitez du bras,
par où il y puisse venir des arteres. Il prouue auffy
fort bien ce qu'il dit du cours du fang, par certaines
petites peaux, qui font tellement disposées en diuers
lieux le long des venes, qu'elles ne luy permettent
25 point d'y passer du milieu du cors vers les extremitez,
mais seulement de retourner des extremitez vers le
cœur; et de plus, par l'experiance qui monstre que tout
celuy qui est dans le cors en peut sortir en fort peu
de tems par vne seule artere, lorsqu'elle est coupée,
30 encore mesme qu'elle fust estroitement liée fort proche
du cœur, & coupée entre luy & le lien, en forte qu'on

n'eust aucun fuiet d'imaginer que le sang qui en sortiroit vint d'ailleurs.

Mais il y a plusieurs autres choses qui tesmoignent que la vraye cause de ce mouuement du sang est celle que i'ay dite. Comme, premierement, la difference 5 qu'on remarque entre celuy qui sort des venes & celuy qui sort des arteres, ne peut proceder que de ce qu'estant rarefié, & comme distilé, en passant par le cœur, il est plus subtil & plus vif & plus chaud incontinent après en estre sorti, c'est a dire, estant dans 10 les arteres, qu'il n'est vn peu deuant que d'y entrer, c'est a dire, estant dans les venes. Et si on y prend garde, on trouuera que cete difference ne paroist bien que vers le cœur, & non point tant | aux lieux qui en font les plus esloignez. Puis la durezza des peaux, dont 15 la vene arterieuse & la grande artere sont composées, monstre assez que le sang bat contre elles avec plus de force que contre les venes. Et pourquoy la concauité gauche du cœur & la grande artere seroient elles plus amples & plus larges, que la concauité droite & la 20 vene arterieuse? Si ce n'estoit que le sang de l'artere veneuse, n'ayant esté que dans les poumons depuis qu'il a passé par le cœur, est plus subtil & se rarefie plus fort & plus aysement, que celuy qui vient immediatement de la vene caue. Et qu'est-ce que les medecins 25 peuuent deuiner, en tastant le pouls, s'ils ne sçauent que, selon que le sang change de nature, il peut estre rarefié par la chaleur du cœur plus ou moins fort, & plus ou moins viste qu' auparauant? Et si on examine comment cette chaleur se communique 30 aux autres membres, ne faut-il pas auouër que c'est

par le moyen du sang, qui passant par le cœur s'y res-
 chauffe, & se respand de là par tout le cors. D'où vient
 que, si on oste le sang de quelque partie, on en oste
 par mesme moyen la chaleur; et encore que le cœur
 5 fust aussy ardent qu'un fer embrasé, il ne suffiroit pas
 pour reschauffer les pieds & les mains tant qu'il fait,
 s'il n'y enuoyoit continuellement de nouveau sang.
 Puis aussy on connoist de là, que le vray vsage de la
 respiration est d'apporter assez d'air frais dans le pou-
 10 mon, pour faire que le sang, qui y vient de la conca-
 uité droite du cœur, où il a esté rarefié & comme
 changé en vapeurs, s'y espaisfisse, & conuertisse en
 sang derechef, auant que de retomber dans la gauche,
 sans quoy il ne pourroit estre propre a seruir de nou-
 15 |riture au feu qui y est. Ce qui se confirme, parce qu'on
 void que les animaux qui n'ont point de poumons,
 n'ont aussy qu'une concauté dans le cœur, & que les
 enfans, qui n'en peuuent vsfer pendant qu'ils sont ren-
 fermez au ventre de leurs meres, ont vne ouuerture
 20 par où il coule du sang de la vene caue en la concauté
 gauche du cœur, & vn conduit par où il en vient de
 la vene arterieuse en la grande artere, sans passer par
 le poumon. Puis la coction, comment se feroit-elle en
 l'estomac, si le cœur n'y enuoyoit de la chaleur par les
 25 arteres, & avec cela quelques vnes des plus coulantes
 parties du sang, qui aydent a dissoudre les viandes
 qu'on y a mises? Et l'action qui conuertist le suc de
 ces viandes en sang, n'est elle pas aysee a connoistre,
 si on considere qu'il se distile, en passant & repassant
 30 par le cœur, peutestre par plus de cent ou deux cent
 fois en chascue iour? Et qu'a t on besoin d'autre chose,

pour expliquer la nutrition, & la production des di-
 verses humeurs qui sont dans le cors, sinon de dire
 que la force, dont le sang en se rarefiant passe du
 cœur vers les extremités des arteres, fait que quelques
 vnes de ses parties s'arestent entre celles des membres 5
 où elles se trouuent, & y prennent la place de quelques
 autres qu'elles en chassent; et que, selon la situation,
 ou la figure, ou la petitesse des pores qu'elles ren-
 contrent, les vnes se vont rendre en certains lieux
 plutost que les autres, en mesme façon que chascun 10
 peut auoir vû diuers cribles, qui estant diuersément
 percez seruent a séparer diuers grains les vns des
 autres? Et enfin ce qu'il y a de plus remarquable en
 tout cecy, c'est la generation des esprits animaux, qui
 sont comme vn vent tres subtil, | ou plutost comme 15
 vne flame tres pure & tres viue, qui, montant conti-
 nuellement en grande abondance du cœur dans le
 cerueau, se va rendre de là par les nerfs dans les
 muscles, & donne le mouuement a tous les membres;
 sans qu'il faille imaginer d'autre cause, qui face que 20
 les parties du sang, qui, estant les plus agitées & les
 plus penetrantes, sont les plus propres a composer
 ces esprits, se vont rendre plutost vers le cerueau que
 vers ailleurs; sinon que les arteres, qui les y portent,
 sont celles qui viennent du cœur le plus en ligne droite 25
 de toutes, & que, selon les regles des Mechaniques,
 qui sont les mesmes que celles de la nature, lorsque
 plusieurs choses tendent ensemble a se mouuoir vers
 vn mesme costé, où il n'y a pas assez de place pour
 toutes, ainsi que les parties du sang qui sortent de la 30
 concauité gauche du cœur tendent vers le cerueau,

les plus foibles & moins agitées en doiuent estre détournées par les plus fortes, qui par ce moyen s'y vont rendre feules.

l'auois expliqué assez particulièrement toutes ces
 5 choses, dans le traité que i'auois eu cy deuant dessein
 de publier. Et ensuite i'y auois monsté quelle doit
 estre la fabrique des nerfs & des muscles du cors hu-
 main, pour faire que les esprits animaux, estant de-
 dans, ayent la force de mouuoir ses membres : ainsi
 10 qu'on voit que les testes, vn peu après estres coupées,
 se remuent encore, & mordent la terre, nonobstant
 qu'elles ne soient plus animées; quels changemens se
 doiuent faire dans le cerueau, pour causer la veille,
 & le sommeil, & les songes; comment la lumiere, les
 15 sons, les odeurs, les gouts, la chaleur, & toutes les
 autres qualitez des obiets extérieurs y peuuent im-
 primer diuerses idées, par l'entremise des sens; com-
 ment la faim, la soif, & les autres passions interieures,
 y peuuent aussy enuoyer les leurs; ce qui doit y
 20 estre pris pour le sens commun, où ces idées sont
 recuës; pour la memoire, qui les conferue; & pour la
 fantaisie, qui les peut diuersement changer, & en com-
 poser de nouvelles, & par mesme moyen, distribuant
 les esprits animaux dans les muscles, faire mouuoir
 25 les membres de ce cors, en autant de diuerses façons,
 & autant a propos des obiets qui se presentent a ces
 sens, & des passions interieures qui sont en luy, que
 les nostres se puissent mouuoir, sans que la volonté
 les conduise. Ce qui ne semblera nullement estrange a
 30 ceux qui, sçachant combien de diuers *automates*, ou
 machines mouuantes, l'industrie des hommes peut

faire, fans y employer que fort peu de pieces, a comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des arteres, des venes, & de toutes les autres parties, qui sont dans le cors de chaque animal, considereront ce cors comme vne machine, qui, 5
 ayant esté faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée, & a en soy des mouuemens plus admirables, qu'aucune de celles qui peuuent estre inuentées par les hommes.

Et ie m'estois icy particulièrement aresté a faire 10
 voir que, s'il y auoit de telles machines, qui eussent les organes & la figure d'un singe, ou de quelque autre animal sans raison, nous n'aurions aucun moyen pour reconnoistre qu'elles ne seroient pas en tout de 15
 mesme nature que ces animaux; au lieu que, s'il y en auoit qui eussent la ressemblance de nos cors, & imitassent autant nos actions que moralement il seroit possible, nous aurions tousiours deux moyens tres 20
 certains, pour reconnoistre qu'elles ne seroient point pour cela de vrais hommes. Dont le premier est que 25
 iamais elles ne pourroient vser de paroles, ny d'autres signes en les composant, comme nous faisons pour declarer aux autres nos pensées. Car on peut bien concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profere des paroles, & mesme qu'elle en profere 30
 quelques vnes a propos des actions corporelles qui causeront quelque changement en ses organes : comme, si on la touche en quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on luy veut dire; si en vn autre, qu'elle crie qu'on luy fait mal, & choses semblables; mais non pas qu'elle les arrange. diuersement, pour res-

pondre au sens de tout ce qui se dira en sa presence, ainsi que les hommes les plus hebetez peuuent faire. Et le second est que, bien qu'elles fissent plusieurs choses aussy bien, ou peutestre mieux qu'aucun de
 5 nous, elles manqueroient infalliblement en quelques autres, par lesquelles on découvroiroit qu'elles n'agiroient pas par connoissance, mais seulement par la disposition de leurs organes. Car, au lieu que la raison est vn instrument vniuersel, qui peut seruir en
 10 toutes sortes de rencontres, ces organes ont besoin de quelque particuliere disposition pour chaque action particuliere; d'où vient qu'il est moralement impossible qu'il y en ait assez de diuers en vne machine, pour la faire agir en toutes les occurrences de la vie,
 15 de mesme façon que nostre raison nous fait agir.

Or, par ces deux mesmes moyens, on peut aussy connoistre la difference, qui est entre les hommes & les bestes. Car c'est vne chose bien remarquable, qu'il n'y a point | d'hommes si hebetez & si stupides, sans en
 20 excepter mesme les insensez, qu'ils ne soient capables d'arrenger ensemble diuerses paroles, & d'en composer vn discours par lequel ils facent entendre leurs pensées; et qu'au contraire, il n'y a point d'autre animal, tant parfait & tant heureusement né qu'il puisse estre,
 25 qui face le semblable. Ce qui n'arriue pas de ce qu'ils ont faite d'organes, car on voit que les pies & les perroquets peuuent proferer des paroles ainsi que nous, & toutefois ne peuuent parler ainsi que nous, c'est a dire, en tesmoignant qu'ils pensent ce qu'ils
 30 disent; au lieu que les hommes qui, estans nés sourds & muets, sont priuez des organes qui seruent aux au-

tres pour parler, autant ou plus que les bestes, ont
 coustume d'inuenter d'eux mesmes quelques signes, par
 lesquels ils se font entendre a ceux qui, estans ordinairement
 avec eux, ont loysir d'apprendre leur langue. 5
 Et cecy ne tesmoigne pas seulement que les bestes ont
 moins de raison que les hommes, mais qu'elles n'en
 ont point du tout. Car on voit qu'il n'en faut que fort
 peu, pour sçauoir parler; & d'autant qu'on remarque
 de l'inefgalité entre les animaux d'une mesme espece,
 aussy bien qu'entre les hommes, & que les vns sont 10
 plus aysez a dresser que les autres, il n'est pas croyable
 qu'un singe ou un perroquet, qui seroit des plus par-
 faits de son espece, n'égalast en cela un enfant des plus
 stupides, ou du moins un enfant qui auroit le cerueau
 troublé, si leur ame n'estoit d'une nature du tout diffe- 15
 rente de la nostre. Et on ne doit pas confondre les
 paroles avec les mouuemens naturels, qui tesmoignent
 les passions, & peuuent estre imitez par des machines
 aussy bien que par les animaux; ny penser, comme
 quelques Anciens, que les bestes parlent, bien que nous 20
 n'entendions pas leur langage : car s'il estoit vray,
 puisqu'elles ont plusieurs organes qui se rapportent
 aux nostres, elles pourroient aussy bien se faire en-
 tendre a nous qu'a leurs semblables. C'est aussy une
 chose fort remarquable que, bien qu'il y ait plusieurs 25
 animaux qui tesmoignent plus d'industrie que nous en
 quelques vnes de leurs actions, on voit toutefois que
 les mesmes n'en tesmoignent point du tout en beau-
 coup d'autres : de façon que ce qu'ils font mieux que
 nous, ne prouue pas qu'ils ont de l'esprit; car, a ce 30
 conte, ils en auroient plus qu'aucun de nous, & fe-

roient mieux en toute chose; mais plutoſt qu'ils n'en ont point, & que c'eſt la Nature qui agiſt en eux, ſelon la diſpoſition de leurs organes : ainſi qu'on voit qu'un horologe, qui n'eſt compoſé que de rouës
 5 & de reſſors, peut conter les heures, & meſurer le tems, plus juſtement que nous avec toute noſtre prudence.

I'auois deſcrit, après cela, l'ame raiſonnable, & fait voir qu'elle ne peut aucunement eſtre tirée de la puifſance de la matiere, ainſi que les autres choſes dont
 10 i'auois parlé, mais qu'elle doit expreſſement eſtre créée; et comment il ne ſuffit pas qu'elle ſoit logée dans le cors humain, ainſi qu'un pilote en ſon nauire, ſinon peuteſtre pour mouuoir ſes membres, mais qu'il
 15 eſt beſoin qu'elle ſoit iointe & vnie plus eſtroitement avec luy, pour auoir, outre cela, des ſentimens & des appetits ſemblables aux noſtres, & ainſi compoſer un vray homme. Au reſte, ie me ſuis icy un peu eſtendu ſur le ſuiet de l'ame, a cauſe qu'il eſt des plus importants; car, après l'erreur de ceux | qui nient Dieu, laquelle ie penſe auoir cy deſſus aſſez refutée, il n'y en
 20 a point qui eſloigne plutoſt les eſprits foibles du droit chemin de la vertu, que d'imaginer que l'ame des beſtes ſoit de meſme nature que la noſtre, & que,
 25 par conſequent, nous n'auons rien a craindre, ny a eſperer, après cete vie, non plus que les mouſches & les fourmis; au lieu que, lorsqu'on ſçait combien elles different, on comprend beaucoup mieux les raiſons, qui prouent que la noſtre eſt d'une nature entiere-
 30 ment independante du cors, & par conſequent, qu'elle n'eſt point ſuiette a mourir avec luy; puis, d'autant

qu'on ne voit point d'autres causes qui la destruisent, on est naturellement porté a iuger de là qu'elle est immortelle.

SIXIESME
PARTIE.

Or il y a maintenant trois ans que i'estois parvenu a la fin du traité qui contient toutes ces choses, & que ie commençois a le reuoir, affin de le mettre entre les mains d'un imprimeur, lorsque i'appris que des personnes, a qui ie defere & dont l'autorité ne peut gueres moins sur mes actions, que ma propre raison sur mes pensées, auoient desapprouué vne opinion de Physique, publiée vn peu auparauant par quelque autre, de laquelle ie ne veux pas dire que ie fusse, mais bien que ie n'y auois rien remarqué, auant leur censure, que ie pusse imaginer estre preiudiciable ny a la Religion ny a l'Estat, ny, par consequent, qui m'eust empesché de l'escrire, si la raison me l'eust persuadée, & que cela me fit craindre qu'il ne s'en trouuaist tout de mesme quelque vne entre les mienes, en laquelle ie me fusse mépris, nonobstant le grand soin que i'ay tousiours eu de n'en point receuoir de nouvelles en ma creance, dont ie n'eusse des demonstrations tres certaines, & de n'en point escrire, qui pussent tourner au desauantage de personne. Ce qui a esté suffisant, pour m'obliger a changer la resolution que i'auois euë de les publier. Car, encore que les raisons, pour lesquelles ie l'auois prise auparauant, fussent tres fortes, mon inclination, qui m'a tousiours fait haïr le mestier de faire des liures, m'en fit incontinent trouuer assez d'autres, pour m'en excuser. Et ces raisons de part & d'autre sont telles, que non

seulement i'ay icy quelque interest de les dire, mais peut-estre aussy que le public en a de les sçauoir.

Le n'ay iamais fait beaucoup d'estat des choses qui venoient de mon esprit, & pendant que ie n'ay recueilly d'autres fruits de la methode dont ie me fers, 5
 sinon que ie me suis satisfait, touchant quelques difficultez qui appartiennent aux sciences speculatiues, ou bien que i'ay tafché de regler mes meurs par les raisons qu'elle m'enseignoit, ie n'ay point creu estre 10
 obligé d'en rien escrire. Car, pour ce qui touche les meurs, chascun abonde si fort en son sens, qu'il se pourroit trouuer autant de reformateurs que de testes, s'il estoit permis a d'autres qu'a ceux que Dieu a establis pour souuerains sur ses peuples, ou bien 15
 aufquels il a donné assez de grace & de zele pour estre prophetes, d'entreprendre d'y rien changer; et bien que mes speculations me pleussent fort, i'ay creu que les autres en auoient aussy, qui leur plaisoient peut-estre dauantage. Mais, sitost que i'ay eu acquis 20
 quelques notions generales touchant la Physique, & que, commençant a les esprouuer en diuerses difficultez particulieres, i'ay remarqué iusques où elles peuuent conduire, & combien elles different des principes dont on s'est serui iusques a present, i'ay creu 25
 que ie ne pouuois les tenir cachées, sans pecher grandement contre la loy qui nous oblige a procurer, autant qu'il est en nous, le bien general de tous les hommes. Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de paruenir a des connoissances qui soient fort vtiles 30
 a la vie, & qu'au lieu de cete Philosophie speculatiue, qu'on enseigne dans les escholes, on en peut trouuer

vne pratique, par laquelle connoiffant la force & les actions du feu, de l'eau, de l'air, des aftres, des cieux, & de tous les autres cors qui nous enuironnent, auffy diffinément que nous connoiffons les diuers mestiers de nos artisans, nous les pourrions employer en mesme façon a tous les vsages aufquels ils sont propres, & ainsi nous rendre comme maistres & possesseurs de la Nature. Ce qui n'est pas seulement a desirer pour l'inuention d'une infinité d'artifices, qui feroient qu'on iouiroit, fans aucune peine, des fruits de la terre & de toutes les commoditez qui s'y trouuent, mais principalement auffy pour la conseruation de la fanté, laquelle est fans doute le premier bien, & le fondement de tous les autres biens de cete vie; car mesme l'esprit depend si fort du temperament, & de la disposition des organes du cors, que s'il est possible de trouuer quelque moyen, qui rende communement les hommes plus sages & plus habiles qu'ils n'ont esté iusques icy, ie croy que c'est dans la Medecine qu'on doit le chercher. Il est vray que celle qui est maintenant en vsage, contient peu de choses dont l'vtilité soit si remarquable; mais, fans que i'aye aucun dessein de la mespriser, ie m'affure qu'il n'y a personne, mesme de ceux qui en font profession, qui n'auouë que tout ce qu'on y sçait n'est presque rien, a comparaison de ce qui reste a y sçauoir, & qu'on se pourroit exemter d'une infinité de maladies, tant du cors que de l'esprit, & mesme auffy peutestre de l'affoiblissement de la vieillesse, si on auoit assez de connoissance de leurs causes, & de tous les remedes dont la Nature nous a pourueus. Or, ayant dessein d'em-

ployer toute ma vie a la recherche d'une science si
 necessaire, & ayant rencontré vn chemin qui me
 semble tel qu'on doit infalliblement la trouver, en le
 suiuant, si ce n'est qu'on en soit empesché, ou par la
 5 briueté de la vie, ou par le defaut des experiences,
 ie iugeois qu'il n'y auoit point de meilleur remede
 contre ces deux empeschemens, que de communiquer
 fidellement au public tout le peu que i'aurois trouué,
 & de conuier les bons esprits a tascher de passer plus
 10 outre, en contribuant, chascun selon son inclination
 & son pouuoir, aux experiences qu'il faudroit faire,
 & communiquant aussy au public toutes les choses
 qu'ils apprendroient, affin que les derniers commen-
 çant ou les precedens auroient acheué, & ainsi ioi-
 15 gnant les vies & les trauaux de plusieurs, nous allas-
 sions tous ensemble beaucoup plus loin, que chascun
 en particulier ne sçauroit faire.

Mesme ie remarquois, touchant les experiences,
 qu'elles sont d'autant plus necessaires, qu'on est plus
 20 auancé en connoissance. Car, pour le commencement,
 il vaut mieux ne se seruir que de celles qui se pre-
 sentent d'elles mesmes a nos sens, & que nous ne
 sçaurions ignorer, pouruû que nous y facions tant
 soit peu de reflexion, que | d'en chercher de plus rares
 25 & estudiées : dont la raison est que ces plus rares
 trompent souuent, lorsqu'on ne sçait pas encore les
 causes des plus communes, & que les circonstances
 dont elles dependent sont quasi tousiours si particu-
 lieres & si petites, qu'il est tres malaysé de les re-
 30 marquer. Mais l'ordre que i'ay tenu en cecy a esté tel.
 Premierement, i'ay tasché de trouver en general les

Principes, ou Premières Causes, de tout ce qui est, ou qui peut être, dans le monde, sans rien considérer, pour cet effet, que Dieu seul, qui l'a créé, ny les tirer d'ailleurs que de certaines semences de Veritez qui sont naturellement en nos ames. Après 5
cela, j'ay examiné quels estoient les premiers & plus ordinaires effets qu'on pouvoit deduire de ces causes : et il me semble que, par la, j'ay trouvé des Cieux, des Astres, vne Terre, & mesme, sur la terre, de l'Eau, de l'Air, du Feu, des Mineraux, & quelques 10
autres telles choses, qui sont les plus communes de toutes & les plus simples, & par consequent les plus ayfées a connoître. Puis, lorsque j'ay voulu descendre a celles qui estoient plus particulieres, il s'en est tant présenté a moy de diuerses, que ie n'ay pas 15
creu qu'il fust possible a l'esprit humain de distinguer les Formes ou Espèces de cors qui sont sur la terre, d'une infinité d'autres qui pourroient y être, si c'eust esté le vouloir de Dieu de les y mettre, ny, par consequent, de les rapporter a nostre usage, si ce n'est 20
qu'on viene au deuant des causes par les effets, & qu'on se serue de plusieurs experiences particulieres. En suite de quoy, repassant mon esprit sur tous les obiets qui s'estoient iamais presentez a mes sens, j'ose bien dire que ie n'y ay remarqué aucune chose 25
que ie ne puisse assez commodement expliquer par les Principes que j'auois trouuez. Mais il faut aussy que j'auouë, que la puissance de la Nature est si ample & si vaste, & que ces Principes sont si simples & si generaux, que ie ne remarque quasi plus aucun effect 30
particulier, que d'abord ie ne connoisse qu'il peut en

estre deduit en plusieurs diuerfes façons, & que ma plus grande difficulté est d'ordinaire de trouuer en laquelle de ces façons il en depend. Car a cela ie ne sçay point d'autre expedient, que de chercher derechef quelques experiences, qui soient telles, que leur euenement ne soit pas le mesme, si c'est en l'vne de ces façons qu'on doit l'expliquer, que si c'est en l'autre. Au reste, i'en suis maintenant la, que ie voy, ce me semble, assez bien de quel biaiz on se doit prendre a faire la plus part de celles qui peuuent seruir a cet effect; mais ie voy aussy qu'elles sont telles, & en si grand nombre, que ny mes mains, ny mon reuenu, bien que i'en eusse mille fois plus que ie n'en ay, ne sçauoient suffire pour toutes; en sorte que, selon que i'auray desormais la commodité d'en faire plus ou moins, i'auanceray aussy plus ou moins en la connoissance de la Nature. Ce que ie me promettois de faire connoistre, par le traité que i'auois escrit, & d'y monstrier si clairement l'vtilité que le public en peut receuoir, que i'obligerois tous ceux qui desirent en general le bien des hommes, c'est a dire, tous ceux qui sont en effect vertueux, & non point par faux semblant, ny seulement par opinion, tant a me communiquer celles qu'ils ont desia faites, qu'a m'ayder en la recherche de celles qui restent a faire.

Mais i'ay eu, depuis ce tems la, d'autres raisons qui m'ont fait changer d'opinion, & penser que ie deuois veritablement continuër d'escire toutes les choses que ie iugerois de quelque importance, a mesure que i'en découurois la verité, & y apporter le mesme soin que si ie les voulois faire imprimer : tant

affin d'auoir d'autant plus d'occasion de les bien examiner, comme sans doute on regarde tousiours de plus près a ce qu'on croit deuoir estre veu par plusieurs, qu'a ce qu'on ne fait que pour soy mesme, & souuent les choses, qui m'ont semblé vrayes, lorsque i'ay commencé a les conceuoir, m'ont parû fausses, lorsque ie les ay voulu mettre sur le papier; qu'affin de ne perdre aucune occasion de profiter au public, si i'en suis capable, & que, si mes escrits valent quelque chose, ceux qui les auront après ma mort, en puissent vser, ainsi qu'il sera le plus a propos; mais que ie ne deuois aucunement consentir qu'ils fussent publiez pendant ma vie, affin que ny les oppositions & controuerses, ausquelles ils seroient peut-estre suiets, ny mesme la reputation telle quelle, me pourroient acquerir, ne me donnassent aucune occasion de perdre le tems que i'ay dessein d'employer a m'instruire. Car, bien que il soit vray que chasque homme est obligé de procurer, autant qu'il est en luy, le bien des autres, & que c'est proprement ne valoir rien que de n'estre vtile a personne, toutefois il est vray aussy que nos soins se doiuent estendre plus loin que le tems present, & qu'il est bon d'omettre les choses qui apporteroient peutestre quelque profit a ceux qui vivent, lorsque c'est a dessein d'en faire d'autres qui en apportent dauantage a nos neueux. Comme, en effect, ie veux bien qu'on sçache que le peu que i'ay | appris iusques icy, n'est presque rien, a comparaisson de ce que i'ignore, & que ie ne desespere pas de pouuoir apprendre; car c'est quasi le mesme de ceux qui découurent peu a peu la verité dans les

sciences, que de ceux qui, commençant a deuenir
 riches, ont moins de peine a faire de grandes ac-
 quisitions, qu'ils n'ont eu auparauant, estant plus
 5 on peut les comparer aux chefs d'armée, dont les
 forces ont coustume de croistre a proportion de leurs
 victoires, & qui ont besoin de plus de conduite, pour
 se maintenir après la perte d'une bataille, qu'ils n'ont,
 après l'auoir gagnée, a prendre des villes & des pro-
 10 uinces. Car c'est veritablement donner des batailles,
 que de tascher a vaincre toutes les difficultez & les
 erreurs, qui nous empeschent de paruenir a la con-
 noissance de la verité, & c'est en perdre vne, que de
 receuoir quelque fausse opinion, touchant vne ma-
 15 tiere vn peu generale & importante; il faut, après,
 beaucoup plus d'adresse, pour se remettre au mesme
 estat qu'on estoit auparauant, qu'il ne faut a faire de
 grans progrès, lorsqu'on a desia des principes qui
 sont assurez. Pour moy, si i'ay cy deuant trouué
 20 quelques veritez dans les sciences (& i'espere que les
 choses qui sont contenuës en ce volume feront iuger
 que i'en ay trouué quelques vnës), ie puis dire que ce
 ne sont que des fuites & des dependances de cinq ou
 six principales difficultez que i'ay surmontées, & que
 25 ie conte pour autant de batailles où i'ay eu l'heur de
 mon costé. Mesme ie ne craindray pas de dire, que ie
 pense n'auoir plus besoin d'en gagner que deux ou
 trois autres semblables, pour venir entierement a
 bout de mes desseins; et que | mon aage n'est point
 30 si auancé que, selon le cours ordinaire de la Nature,
 ie ne puisse encore auoir assez de loysir pour cet effect.

Mais ie croy estre d'autant plus obligé a ménager le tems qui me reste, que i'ay plus d'esperance de le pouuoir bien employer; et i'aurois sans doute plusieurs occasions de le perdre, si ie publiois les fondemens de ma Physique. Car, encore qu'ils soient presque tous si euidens, qu'il ne faut que les entendre pour les croire, & qu'il n'y en ait aucun, dont ie ne pense pouuoir donner des demonstres, toutefois, a cause qu'il est impossible qu'ils soient accordans avec toutes les diuerses opinions des autres hommes, ie preuoy que ie ferois souuent diuertit par les oppositions qu'ils feroient naistre.

On peut dire que ces oppositions feroient vtiles, tant affin de me faire connoistre mes fautes, qu'affin que, si i'auois quelque chose de bon, les autres en eussent par ce moyen plus d'intelligence, & comme plusieurs peuuent plus voir qu'un homme seul, que commençant des maintenant a s'en seruir, ils m'aydassent aussy de leurs inuentions. Mais, encore que ie me reconnoisse extremement fuiet a faillir, & que ie ne me fie quasi iamais aux premieres pensées qui me viennent, toutefois l'experience que i'ay des obiections qu'on me peut faire, m'empesche d'en esperer aucun profit : car i'ay desia souuent esproué les iugemens, tant de ceux que i'ay tenus pour mes amis, que de quelques autres a qui ie pensois estre indifferent, & mesme aussy de quelques vns dont ie scauois que la malignité & l'enuie tascheroit assez a decouurir ce que l'affection cacheroit a mes amis; mais il est rarement arriué qu'on m'ayt obiecté quelque chose que ie n'eusse point du tout preueuë, si ce n'est qu'elle fust

fort éloignée de mon fuiet; en forte que ie n'ay quasi
 iamais rencontré aucun cenfeur de mes opinions, qui
 ne me semblaft ou moins rigoureux, ou moins equi-
 table, que moy mefme. Et ie n'ay iamais remarqué
 5 non plus, que, par le moyen des difputes qui fe pra-
 tiquent dans les efcholes, on ait découuert aucune
 verité qu'on ignoraft auparauant; car, pendant que
 chafcun tafche de vaincre, on s'exerce bien plus a faire
 valoir la vrayfemblance, qu'a pefer les raifons de part
 10 & d'autre; & ceux qui ont esté long tems bons auo-
 cats, ne font pas pour cela, par après, meilleurs iuges.

Pour l'vtilité que les autres receuroient de la com-
 munication de mes penfées, elle ne pourroit auffy
 eftre fort grande, d'autant que ie ne les ay point en-
 15 core conduites fi loin, qu'il ne foit befoin d'y aioufter
 beaucoup de chofes, auant que de les appliquer a
 l'vfage. Et ie penfe pouuoir dire, fans vanité, que, s'il
 y a quelqu'un qui en foit capable, ce doit eftre plu-
 toft moy qu'aucun autre: non pas qu'il ne puiſſe y
 20 auoir au monde plusieurs efprits incomparablement
 meilleurs que le mien; mais pource qu'on ne ſçau-
 roit fi bien conceuoir vne chofe, & la rendre fiene,
 lorsqu'on l'apprent de quelque autre, que lorsqu'on
 l'inuente foy mefme. Ce qui eft fi veritable, en cete
 25 matiere, que, bien que i'aye fouuent expliqué quelques
 vnes de mes opinions a des perſonnes de tres bon
 efprit, & qui, pendant que ie leur parlois, sembloient
 les entendre fort diftinctement, toutefois, lorsqu'ils les
 ont redites, i'ay remarqué qu'ils les ont changées pref-
 30 que touſiours en telle forte que ie ne les pouuois plus
 auouër pour mienes. A l'occafion de quoy ie ſuis

bien ayse de prier icy nos neveux, de ne croire iamais
 que les choses qu'on leur dira viennent de moy, lors-
 que ie ne les auray point moy mesme diuulgüées. Et
 ie ne m'estonne aucunement des extrauagances qu'on
 attribue a tous ces anciens Philosophes, dont nous 5
 n'auons point les escrits, ny ne iuge pas, pour cela,
 que leurs pensées ayent esté fort deraisonnables, veu
 qu'ils estoient des meilleurs esprits de leurs tems,
 mais seulement qu'on nous les a mal rapportées.
 Comme on voit aussy que presque iamais il n'est ar- 10
 riué qu'aucun de leurs sectateurs les ait surpassé;
 et ie m'affure que les plus passionnez de ceux qui sui-
 uent maintenant Aristote, se croyroient hureux, s'ils
 auoient autant de connoissance de la Nature qu'il en 15
 a eu, encore mesme que ce fust a condition qu'ils n'en
 auroient iamais dauantage. Ils font comme le lierre,
 qui ne tend point a monter plus haut que les arbres
 qui le soutiennent, & mesme souuent qui redescend,
 après qu'il est paruenü iusques a leur faiste; car il me 20
 semble aussy que ceux la redescendent, c'est-a-dire, se
 rendent en quelque façon moins sçauans que s'ils
 s'abstenoient d'estudier, lesquels, non contens de sça-
 uoir tout ce qui est intelligiblement expliqué dans
 leur autheur, veulent, outre cela, y trouuer la solution
 de plusieurs difficultez, dont il ne dit rien & ausquelles 25
 il n'a peutestre iamais pensé. Toutefois, leur façon de
 philosopher est fort commode, pour ceux qui n'ont que
 des esprits fort mediocres; car l'obscurité des distinc-
 tions & des principes dont ils se seruent, est cause
 qu'ils peuuent parler de toutes choses aussy hardi- 30
 ment que s'ils les sçauoient, & soustenir tout ce qu'ils

en difent contre les plus subtiles & les plus habiles,
 fans qu'on ait moyen de les conuaincre. En quoy ils
 me femblent pareils a vn aueugle, qui, pour fe battre
 fans defauantage contre vn qui voit, l'auroit fait venir
 5 dans le fonds de quelque caue fort obscure ; et ie puis
 dire que ceux cy ont intereft que ie m'abftiene de pu-
 blier les principes de la Philofophie dont ie me fers :
 car eftans tres fimples & tres euidens, comme ils font,
 ie ferois quasi le mefme, en les publiant, que fi i'ou-
 10 urois quelques fenestres, & faisois entrer du iour dans
 cete caue, ou ils font descendus pour se battre. Mais
 mefme les meilleurs esprits n'ont pas occasion de sou-
 haiter de les connoiftre : car, s'ils veulent fçauoir par-
 ler de toutes chofes, & acquerir la reputation d'estre
 15 doctes, ils y paruiendront plus ayfement en se con-
 tentant de la vrayfemblance, qui peut estre trouuée
 fans grande peine en toutes fortes de matieres, qu'en
 cherchant la verité, qui ne se découure que peu a peu
 en quelques vnes, & qui, lorsqu'il est queftion de par-
 20 ler des autres, oblige a confesser franchement qu'on
 les ignore. Que s'ils preferent la connoiffance de
 quelque peu de veritez a la vanité de paroiftre n'igno-
 rer rien, comme fans doute elle est bien preferable,
 & qu'il vueillent fuiure vn deffein femblable au mien,
 25 ils n'ont pas befoin, pour cela, que ie leur die rien da-
 uantage que ce que i'ay defia dit en ce discours. Car,
 s'ils font capables de passer plus outre que ie n'ay fait,
 ils le feront auffy, a plus forte raifon, de trouuer d'eux
 mefmes tout ce que ie penfe auoir trouué. D'autant
 30 que, n'ayant iamais rien examiné que par ordre, il est
 certain | que ce qui me refte encore a découurir, est

de foy plus difficile & plus caché, que ce que i'ay pû cy deuant rencontrer, & ils auroient bien moins de plaisir a l'apprendre de moy que d'eux meſmes ; outre que l'habitude qu'ils acquerront, en cherchant
 5
 premierement des choſes faciles, & paſſant peu a peu par degrez a d'autres plus difficiles, leur ſer-
 uira plus que toutes mes inſtructions ne ſçauroient faire. Comme, pour moy, ie me perſuade que, ſi on
 m'eult enſeigné, dès ma ieuneſſe, toutes les veritez
 10
 dont i'ay cherché depuis les demonſtrations, & que ie n'euffe eu aucune peine a les apprendre, ie n'en
 aurois peuteſtre iamais ſceu aucunes autres, & du
 moins que iamais ie n'aurois acquis l'habitude & la
 facilité, que ie penſe auoir, d'en trouuer touſiours de
 15
 nouvelles, a meſure que ie m'applique a les chercher. Et en vn mot, ſ'il y a au monde quelque ourage, qui
 ne puiſſe eſtre ſi bien acheué par aucun autre que
 par le meſme qui l'a commencé, c'eſt celuy auquel ie
 traueille.

Il eſt vray que, pour ce qui eſt des experiences qui
 20
 peuuent y ſeruir, vn homme ſeul ne ſçauroit ſuffire a les faire toutes ; mais il n'y ſçauroit auſſy employer
 vtilement d'autres mains que les ſienes, ſinon celles
 des artisans, ou telles gens qu'il pourroit payer, & a
 qui l'eſperance du gain, qui eſt vn moyen tres efficace,
 25
 feroit faire exactement toutes les choſes qu'il leur preſcriroit. Car, pour les volontaires, qui, par curio-
 ſité ou deſir d'apprendre, s'offriroient peuteſtre de luy
 ayder, outre qu'ils ont pour l'ordinaire plus de pro-
 meſſes que d'effect, & qu'ils ne font que de belles
 30
 propositions dont aucune iamais ne reüſſit, ils vou-

droient infalliblement estre payez par l'explication de quelques difficultez, ou du moins par des complimens & des entretiens inutiles, qui ne luy sçauroient couster si peu de son tems qu'il n'y perdift. Et pour les
 5 experiences que les autres ont desia faites, quand bien mesme ils les luy voudroient communiquer, ce que ceux qui les nomment des secrets ne feroient
 10 jamais, elles sont, pour la pluspart, composées de tant de circonstances, ou d'ingrediens superflus, qu'il luy seroit tres malaysé d'en déchiffrer la verité; outre qu'il les trouveroit presque toutes si mal expliquées, ou
 15 mesme si fausses, a cause que ceux qui les ont faites se sont efforcez de les faire paroistre conformes a leurs principes, que, s'il y en auoit quelques vnes
 20 qui luy serussent, elles ne pourroient derechef valoir le tems qu'il luy faudroit employer a les choisir. De façon que, s'il y auoit au monde quelqu'un, qu'on sceust assurement estre capable de trouver les plus
 25 grandes choses, & les plus vtiles au public qui puissent estre, & que, pour cete cause, les autres hommes s'efforçassent, par tous moyens, de l'ayder a venir a bout de ses desseins, ie ne voy pas qu'ils peussent autre chose pour luy, sinon fournir aux frais des
 30 experiences dont il auroit besoin, & du reste empescher que son loisir ne luy fust osté par l'importunité de personne. Mais, outre que ie ne presume pas tant de moy mesme, que de vouloir rien promettre d'extraordinaire, ny ne me repais point de pensées si vaines, que de m'imaginer que le public se doive beaucoup
 35 interessier en mes desseins, ie n'ay pas aussy l'ame si basse, que ie voulusse accepter de qui que ce fu

aucune faueur, qu'on puſt croire que ie n'aurois pas meritée.

Toutes ces confiderations iointes enſemble furent
 | caufe, il y a trois ans, que ie ne voulu point diuul-
 guer le traité que i'auois entre les mains, & meſme 5
 que ie fus en reſolution de n'en faire voir aucun autre,
 pendant ma vie, qui fuſt ſi general, ny duquel on
 puſt entendre les fondemens de ma Phyſique. Mais il
 y a eu depuis derechef deux autres raiſons, qui m'ont
 obligé a mettre icy quelques eſſais particuliers, & a 10
 rendre au public quelque compte de mes actions & de
 mes deſſeins. La premiere eſt que, ſi i'y manquois,
 pluſieurs, qui ont ſceu l'intention que i'auois euë cy
 deuant de faire imprimer quelques eſcrits, pourroient
 ſ'imaginer que les cauſes pour leſquelles ie m'en 15
 abſtiens, feroient plus a mon deſauantage qu'elles ne
 ſont. Car, bien que ie n'ayme pas la gloire par excés,
 ou meſme, ſi ie l'oſe dire, que ie la haïſſe, en tant que
 ie la iuge contraire au repos, lequel i'eſtime ſur
 toutes choſes, toutefois auſſy ie n'ay iamais taſché de 20
 cacher mes actions comme des crimes, ny n'ay vſé
 de beaucoup de precautions pour eſtre inconnu ; tant
 a caufe que i'euffe creu me faire tort, qu'a caufe que
 cela m'auroit donné quelque eſpece d'inquietude, qui
 euſt derechef eſté contraire au parfait repos d'eſprit 25
 que ie cherche. Et pourceque, m'eſtant touſiours ainſi
 tenu indifferent entre le ſoin d'eſtre connu ou ne l'eſtre
 pas, ie n'ay pû empescher que ie n'acquiffe quelque
 forte de reputation, i'ay penſé que ie deuois faire
 mon mieux pour m'exempter au moins de l'auoir 30
 mauuaife. L'autre raiſon, qui m'a obligé a eſcrire

cecy, est que, voyant tous les iours de plus en plus le retardement que souffre le dessein que i'ay de m'instruire, a cause d'une infinité d'experiences dont i'ay besoin, & qu'il est impossible que ie face sans | l'ayde
 5 d'autruy, bien que ie ne me flatte pas tant que d'esperer que le public prene grande part en mes interrests, toutefois ie ne veux pas aussy me defaillir tant a moy-mesme, que de donner suiet a ceux qui me suruiuront, de me reprocher quelque iour, que i'eusse
 10 pû leur laisser plusieurs choses beaucoup meilleures que ie n'auray fait, si ie n'eusse point trop negligé de leur faire entendre en quoy ils pouuoient contribuer a mes desseins.

Et i'ay pensé qu'il m'estoit ayse de choisir quelques
 15 matieres, qui, sans estre suietes a beaucoup de controuerses, ny m'obliger a declarer dauantage de mes principes que ie ne desire, ne lairroient pas de faire voir assez clairement ce que ie puis, ou ne puis pas, dans les sciences. En quoy ie ne scaurois dire si i'ay
 20 reussi, & ie ne veux point preuenir les iugemens de personne, en parlant moy-mesme de mes escrits; mais ie feray bien ayse qu'on les examine, & affin qu'on en ait d'autant plus d'occasion, ie supplie tous ceux qui auront quelques obiections a y faire, de prendre la
 25 peine de les enuoyer a mon libraire, par lequel en estant auerti, ie tascheray d'y ioindre ma responce en mesme tems; & par ce moyen les lecteurs, voyant ensemble l'un & l'autre, iugeront d'autant plus aysement de la verité. Car ie ne promets pas d'y faire
 30 iamais de longues responses, mais seulement d'auouer mes fautes fort franchement, si ie les connois, ou

bien, si ie ne les puis apercevoir, de dire simplement ce que ie croyray estre requis, pour la defence des choses que i'ay escrites, sans y adiouster l'explication d'aucune nouvelle matiere, affin de ne me pas engager sans fin de l'une en l'autre. 5

| Que si quelques vnes de celles dont i'ay parlé, au commencement de la Dioptrique & des Meteores, chocquent d'abord, a cause que ie les nomme des suppositions, & que ie ne semble pas auoir enuie de les prouuer, qu'on ait la patience de lire le tout avec attention, & i'espere qu'on s'en trouuera satisfait. Car 10
il me semble que les raisons s'y entrefuiuent en telle forte que, comme les dernieres sont demonstrees par les premieres, qui sont leurs causes, ces premieres le sont reciproquement par les dernieres, qui sont 15
leurs effets. Et on ne doit pas imaginer que ie commette en cecy la faute que les Logiciens nomment vn cercle ; car l'experience rendant la plus part de ces effets tres certains, les causes dont ie les deduits ne seruent pas tant a les prouuer qu'a les expliquer ; 20
mais, tout au contraire, ce sont elles qui sont prouuées par eux. Et ie ne les ay nommées des suppositions, qu'affin qu'on sçache que ie pense les pouuoir deduire de ces premieres veritez que i'ay cy dessus expliquées, mais que i'ay voulu expressement ne le 25
pas faire, pour empescher que certains esprits, qui s'imaginent qu'ils sçauent en vn iour tout ce qu'un autre a pensé en vingt années, si tost qu'il leur en a seulement dit deux ou trois mots, & qui sont d'autant plus suiets a faillir, & moins capables de la verité, 30
qu'ils sont plus penetrans & plus vifs, ne puissent de

la prendre occasion de bastir quelque Philosophie extrauagante sur ce qu'ils croyront estre mes principes, & qu'on m'en attribue la faute. Car, pour les opinions qui sont toutes mienes, ie ne les excuse point comme
 5 nouvelles, d'autant que, si on en considere bien les raisons, ie m'affure qu'on les trouuera si simples, & si conformes au sens commun, qu'elles sembleront moins extraordinaires, & moins estranges, qu'aucunes autres qu'on puisse auoir sur mesmes suiets. Et ie ne
 10 me vante point aussy d'estre le premier Inuenteur d'aucunes, mais bien, que ie ne les ay iamais receuës, ny pource qu'elles auoient esté dites par d'autres, ny pource qu'elles ne l'auoient point esté, mais seulement pource que la raison me les a persuadées.

15 Que si les artisans ne peuuent si tost executer l'invention qui est expliquée en la Dioptrique, ie ne croy pas qu'on puisse dire, pour cela, qu'elle soit mauuaise: car, d'autant qu'il faut de l'adresse & de l'habitude, pour faire & pour aiuster les machines que i'ay des-
 20 crites, sans qu'il y manque aucune circonstance, ie ne m'estonnerois pas moins, s'ils rencontroient du premier coup, que si quelqu'un pouuoit apprendre, en vn iour, a iouer du luth excellemment, par cela seul qu'on luy auroit donné de la tablature qui seroit bonne. Et si
 25 i'escris en François, qui est la langue de mon païs, plustost qu'en Latin, qui est celle de mes Precepteurs, c'est a cause que i'espere que ceux qui ne se seruent que de leur raison naturelle toute pure, iugeront mieux de mes opinions, que ceux qui ne croyent
 30 qu'aux liures anciens. Et pour ceux qui ioignent le bon sens avec l'estude, lesquels seuls ie souhaite pour

mes iuges, ils ne feront point, ie m'affeure, si partiaux pour le Latin, qu'ils refusent d'entendre mes raisons, pourceque ie les explique en langue vulgaire.

Au reste, ie ne veux point parler icy, en particulier, des progrès que i'ay esperance de faire a l'auenir dans les sciences, ny m'engager enuers le public d'aucune promesse, que ie ne fois pas assuré d'accomplir ; mais ie diray | seulement que i'ay resolu de n'employer le tems qui me reste a viure, a autre chose qu'a tascher d'acquérir quelque connoissance de la Nature, qui soit telle qu'on en puisse tirer des regles pour la Medecine, plus assurées que celles qu'on a euës iusques a present ; et que mon inclination m'esloigne si fort de toute sorte d'autres desseins, principalement de ceux qui ne sçauroient estre vtils aux vns qu'en nuisant aux autres, que, si quelques occasions me contraignoient de m'y employer, ie ne croy point que ie fusse capable d'y reussir. De quoy ie fais icy vne declaration, que ie sçay bien ne pouuoir seruir a me rendre considerable dans le monde, mais aussy n'ay ie aucunement enuie de l'estre ; et ie me tiendray tousiours plus obligé a ceux, par la faueur desquels ie iouray sans empeschement de mon loisir, que ie ne serois a ceux qui m'offriroient les plus honorables emplois de la terre.

FIN.